

Directeurs-Gérants :
F. DE RODAYS A. PÉRIER
 Rédacteur en chef. Administrateur.

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :
Gaston CALMETTE

TÉLÉPHONE : 102.46 Rédaction
 102.47 Administration

ANNONCES ET RÉCLAMES
 Agence P. DOLLINGEN, 16, rue Grange-Batelière

LE FIGARO

H. DE VILLEMESSANT
 Fondateur

REDACTION
ADMINISTRATION — PUBLICITÉ
 26, Rue Drouot, 26 — PARIS

ABONNEMENT

	Trois Mois	Six Mois	Un An
Seine, Seine-et-Oise	15	30	60
Départements	18	37	75
Union Postale	21	43	88

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

FIGURES QUI PASSENT

M. Mounet-Sully

Ce fut une admirable soirée que celle du 11 août 1888. Pour la première fois, sur le théâtre antique d'Orange, M. Mounet-Sully interprétait le rôle d'Oedipe. Il s'y montra sublime. Le snobisme n'avait pas encore envahi la petite ville provençale. Quelques hommes de lettres assistaient à cette solennité. Les sensations qu'ils en rapportèrent sont ineffables ; leur plaisir était fait d'étonnement, d'émotion et de douceur. L'art et la nature conspiraient à les charmer. Ils écoutaient des vers en regardant les étoiles. La splendeur du ciel, la molle brise qui les caressait leur disaient la joie de vivre, cependant que sur la scène montait le cri de l'humanité souffrante. Et rien n'égalait la grandeur de ce contraste. Il est vrai que ces plaintes leur arrivaient par une voix merveilleuse, capable de traduire tout à tour, et avec la même force expressive, la douleur, la terreur, la pitié et tous les sentiments dont est agité le cœur des hommes, sauf peut-être la gaieté et l'ironie. Une voix d'airain, voix de velours, qui, alors qu'elle est le plus tragique, reste harmonieuse et soumise aux lois du rythme. Jamais elle ne nous avait pénétrés si profondément. M. Mounet-Sully s'éleva à une hauteur qu'il n'a jamais dépassée. Il croyait (c'est de sa bouche que nous en tenons l'aveu) être à ce moment, sinon le roi de Thèbes en personne, du moins un acteur contemporain de Sophocle. Ne s'étant pas assez ménagé aux premiers tableaux du drame, il crut ne pas avoir la force de l'achever, il se prépara à mourir d'épuisement au quatrième acte.

Son attitude, je n'ose dire son espérance, fut trompée. Il survécut à la représentation. Elle lui valut un triomphe mais ne lui donna pas une satisfaction sans mélange. Il eût voulu qu'elle coïncidât avec le déclin du jour et se terminât dans l'incendie du crépuscule. Le maire refusa, pour des raisons administratives, d'obtempérer à ce caprice, qui lui parut un peu vain. M. Mounet-Sully dut, malgré sa répugnance, s'accommoder de la lumière électrique. Il eût mieux aimé celle du soleil. Si je rappelle cet épisode, c'est que l'âme de l'artiste s'y reflète. Elle a de vastes aspirations, elle s'envole aux cimes ; elle déteste ce qu'il y a, ici-bas, d'artificiel et de médiocre. Mais ces nobles mouvements ont besoin d'être expliqués.

Dès l'âge le plus tendre, M. Mounet-Sully sentit s'éveiller sa vocation. Il avait quinze ans, une chevelure asiatique, la grâce d'Antinoüs et un baryton qui faisait les délices des salons de Bergerac. Il soupiait la romance et mettait volontiers son talent au service des œuvres de charité. Un jour, son accompagnateur étant tombé malade, il remplaça la musique par la déclamation et récita sur les planches du Grand-Théâtre *Pour les pauvres*, de Victor Hugo. A peine en était-il descendu qu'un personnage assez extraordinaire l'y remplaça. Il portait un habit à boutons d'or, des gants violets en filasse ; il faisait rouler les r avec une invincible énergie. Il s'appelait Hilarion Balande ; il arrivait de Paris ; il appartenait à la troupe de la Comédie-Française. La dignité de son port, l'éclat de sa diction impressionnèrent vivement Mounet. Il alla porter ses compliments à ce célèbre confrère, et du même coup lui confia ses espérances. Hilarion Balande consentit à lui donner des conseils, et Mounet garda longtemps l'empreinte de ses leçons. Lors qu'il entra, beaucoup plus tard, rue de Richelieu, le vieux régisseur Davenne lui dit :

— Voilà qui est singulier ; vous avez comme un air de famille avec notre ancien camarade Hilarion Balande.

— Vraiment, répliqua Mounet, j'ai quelques-unes de ses qualités ?

— Oh ! ce n'est point par ses qualités que vous lui ressemblez, mais par ses défauts...

Ceux-ci n'empêchèrent pas Mounet de s'imposer au public. Son début dans *Andromaque* fut un mémorable événement. A cette époque, l'information théâtrale n'avait pas pris le développement qu'on lui accorde aujourd'hui. Les journaux ne publiaient pas la biographie et le portrait des élèves du Conservatoire. On ne savait que peu de chose du nouveau venu : qu'il avait obscurément joué à l'Odéon et qu'il désolait ses maîtres par les brusques écarts d'une humeur trop fantasmatique. Et d'ailleurs il n'occupait que la seconde place sur le programme, qui portait en vedette le nom de Mlle Rosélia Roussel. Il fut d'abord accueilli avec froideur. Mais cette résistance n'était pas pour l'émouvoir. Il n'en eut même pas le soupçon. Il se rua dans la tragédie avec la violence d'un élément déchaîné. Les mugissements de la mer, les ravages du mistral, les fracas du tonnerre n'atteignaient pas à la furie que le jeune Mounet déploya dans les imprécations d'Oreste.

Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ? On entendit les serpents, on les vit qui enlaçaient leur victime. Un frisson d'horreur secoua les habitués du Théâtre-Français, peu accoutumés à de si violentes secousses. Cependant Mounet-Sully rentrait dans les coulisses, gravissant comme un fou l'escalier de sa loge, sans se douter que mille spectateurs l'acclamaient. La critique partagea ce délire, mais elle ne tarda pas à revenir à des dispositions plus calmes. Elle rougit en quelque sorte de transports où le tragédien l'avait précipité. Elle lui en garda une secrète rancune. Elle affecta de le traiter en enfant terrible, elle mit

en lumière les scories de son jeu et n'en montra pas, comme il l'eût fallu, les aspects supérieurs. Et sans doute ses reproches n'étaient pas immérités, et c'est ce qui les rendait redoutables.

Pendant quinze ans, ce malentendu initial a pesé sur la carrière de Mounet-Sully. Il est heureusement dissipé. Devant Ruy Blas, Oedipe, Hamlet et Joad, les résistances ont capitulé. M. Mounet-Sully a découragé la jalousie. Il est le premier, il est l'unique ; il a franchi la limite de la renommée ; il est entré dans la gloire. En vain la malveillance a-t-elle multiplié autour de lui les légendes qui tendent à le faire mal juger. On en sourit, mais on n'y croit plus.

Je veux rapporter quelques-uns de ces contes. Ce sera le meilleur moyen d'en marquer l'extravagance. Il suffit que vous erriez dans les coulisses de la Comédie pour en avoir les oreilles rebattues. On vous relatara, le plus gravement du monde, l'histoire de la « bible », celle du « poète grec » et une centaine de « mots » qui sont, en effet, comiques quand on y attache une intention de bouffonnerie. Mounet-Sully cherche un missile pour figurer dans *Une Famille au temps de Luther*. Un ami le lui procure. Et il en est ravi, car l'ouvrage présente les apparences de l'authenticité. Puis il réfléchit que ce livre très ancien a été imprimé à l'époque même où se déroule l'action de la pièce. « Il faudrait, dit-il, que la bible antique fût aussi une bible toute neuve. »

Et là-dessus, les bons apôtres de s'exaltent sur la naïveté du tragédien.

Une autre fois il voit arriver chez lui un Hellène qui porte le prénom sonore d'Epinondas. Et voilà qu'Epinondas et Mounet deviennent inséparables. Ils se baladent après l'heure du spectacle le long des quais déserts. Epinondas entonne à pleins poulmons, dans sa langue maternelle, des fragments d'Eschyle et Mounet les boit avec avidité, comme s'il était capable d'en discerner le sens, lui qui n'est pas docteur en Sorbonne !

Et c'est une nouvelle explosion de rires !

Quand on ne l'accuse pas de simplicité, on l'incrimine son immodestie. On le proclame poseur et pontife. Il lui est arrivé de s'écrier, au cours d'une répétition : « Je suis ailleurs ! » indiquant par là que son esprit, qu'absorbait momentanément des préoccupations étrangères, ne pouvait se concentrer, avec autant de force qu'il l'eût voulu, sur son art. Et les épaisses financiers, les confidentes piteuses, les coquettes fanées de la Maison ont déclaré que ce trait était d'une drôlerie irrésistible.

Eh bien ! je convie les railleurs à s'en aller rejoindre Mounet-Sully à la suite d'une belle représentation d'*Hamlet* ou d'*Oedipe roi*. Il est minuit. L'artiste, qui s'est donné tout entier, éprouve une grande lassitude. Pourtant, agitez en sa présence quelque question qui touche à l'esthétique du théâtre. Et vous le verrez frémir comme un cheval de sang qui a senti l'éperon. Il analysera son rôle, il raisonne, il en déduira par le menu, avec une pénétration surprenante, les nuances, les détours, les complications psychologiques, il le jouera à nouveau, et pour vous seul, et il y apportera autant d'ardeur, il l'illuminera d'autant de flamme que s'il l'interprétait devant Paris assésé. A chaque vers s'accroche une digression qui est souvent singulière et qui jamais n'est indifférente.

Mounet-Sully est un inépuisable théoricien. Il s'avance très loin dans la voie des hypothèses. Je n'ose assurer que sa façon de concevoir Joad eût pleinement contenté Racine, ni que Corneille eût aisément reconnu en lui son Polyte, ni Molière le Jupiter d'*Amphitryon*. Mais l'allure qu'il imprime à ces caractères témoigne d'une disquisition élevée. Il veut que dans Joad le prophète l'emporte sur le politique, que Polyte arrive à la foi par la souffrance amoureuse, et que Jupiter s'amuse d'Alcmène comme d'un objet délicat créé par ses propres mains. Il trouve pour étayer ces explications d'innombrables arguments. Il pourrait à la rigueur s'en passer. Il n'a qu'à surgir devant la foule. Elle subit son prestige. En Mounet-Sully, elle aperçoit tout de suite le Dieu de l'Olympe et le Grand Prêtre... *Incessu patuit*... Il est de ceux que la destinée a marqués du sceau divin.

Pour achever d'apprécier cet incomparable artiste, il convient de s'introduire dans l'intimité de son logis. Il ne s'ouvre qu'à des amis sûrs qu'il ne craint de s'y presser. Dès qu'ils ont franchi le seuil, ils oublient le reste du monde. En ce salon, où les cuivres, les armes et les soies orientales mêlent leurs chaudes couleurs, en cette étroite salle à manger convertie après dîner en cabinet de travail, la poésie vit et palpite. Il semble que l'atmosphère en soit saturée et que de beaux vers y flottent épars. C'est là que Mounet-Sully se recueille, entre sa femme qui l'enveloppe d'un dévouement discret et passionné, et son frère Paul, dont l'affection est faite de respect et de tendresse. Toute la nuit, il lit, il écrit, il médite, et ne se couche qu'à cinq heures du matin. Ses ennemis ne manquent pas de s'égarer sur ce labeur nocturne où il se feignent de voir une affectation d'étranger. Pauvre Mounet ! Il est bien incapable des calculs qu'on lui reproche ! Personne n'est plus sincère que lui ; il l'est éperdument, si je puis dire, et pousse la bonne foi jusqu'à l'ingénuité. Son génie l'élève au-dessus du cabotinage. Il a des ailes, comme Lamartine... Et il plane.

L'autre soir je suis allé frapper à sa porte. Et nous ne nous sommes séparés qu'à l'aube. Le poète Jean Aicard était en tiers avec nous. Nous avons feuilleté

son *Othello*. Mounet-Sully nous a confié les tourments que lui infligeait le terrible More et les incertitudes que laissaient dans son esprit certains passages du texte. De onze heures à trois heures, nous avons disserté sur le fameux monologue du cinquième acte : « ... c'est la cause... » et sur le sens qu'il convient d'attribuer à ces mots énigmatiques. Des divergences séparaient le poète et le tragédien, et elles prenaient pour celui-ci une importance démesurée. Il était très malheureux de ce léger désaccord. Vingt fois il recommençait la scène, variant ses gestes, ses intonations, ses attitudes, cherchant à traduire exactement et à nous rendre sensibles les plus fugitives nuances du personnage. J'étais confondu par tant d'efforts et ne pus m'empêcher de laisser paraître l'admiration qu'ils m'inspiraient.

— Ne me plaignez pas, m'a dit Mounet ; mais au contraire envie-moi. Vous ne soupçonnez pas, ne l'ayant point éprouvée vous-même, la jouissance que me procure ce travail que vous trouvez rebutant. Par lui je m'identifie avec les héros dont je suis chargé d'incarner l'image. Je m'assimile leurs âmes. Je n'en ai pas « dans leur peau », selon la locution populaire. Ce sont eux qui pénètrent dans la mienne et me possèdent. Chaque fois que j'interprète un nouveau rôle, il y a comme une conquête progressive de mon être par un être imaginaire auquel je communique la vie physique. Il me prête son esprit et je lui prête mon corps. Cette fusion ne s'accomplit pas sans de pénibles tâtonnements. Nous nous cherchons l'un l'autre ; longtemps nous nous poursuivons. Puis, un jour, le choc se produit, l'étincelle jaillit, nous nous sommes rejoins. Et je me sens Othello, comme je fus naguère Hamlet, Oedipe et Rodrigue. Aucune volonté n'est comparable à la joie de ces unions spirituelles qui ne laissent après elles qu'un regret, celui de n'être jamais assez étroites. Ouil quand j'ai revêtu la tunique d'Oreste ou l'habit du More j'essaye de m'arracher aux vanités terrestres, de m'absorber dans le rêve et la légende... J'y arrive quelquefois... Ce sont des minutes ineffables qui devraient être éternelles. Notre métier, voyez-vous, est le plus beau des métiers, ou le plus vil... selon les moments où on l'exerce.

J'observe Mounet tandis qu'il profère ces paroles. L'enthousiasme luit dans ses yeux. Il s'est levé, et quoique sa taille ne dépasse pas la moyenne, elle paraît majestueuse, ayant gardé au terme de l'âge mûr la pureté de lignes de la jeunesse. Son profil est royal, son geste auguste. Sa voix résonne, lente et profonde, avec de soudains éclats qui la traversent, comme l'éclair sillonne la nue...

Et maintenant, pour se reposer, il nous déclame quelques chefs-d'œuvre, *Océano nox* de Victor Hugo, *la Curée* de Barbier. Il pleure, il rugit, il évoque la féroce des hommes, la barbarie et la sérénité de la nature. Soudain nous comprenons, à la voir et à l'entendre, que la poésie est vraiment le premier des arts, puisqu'elle résume tous et qu'elle est à la fois musique, sentiment, vision colorée, beauté des formes.

— Mounet, ne vous arrêtez pas ! Dites-nous encore des vers ! Dites-nous-en toujours !

Il continue, se beryant et nous beryant au rythme des strophes. Et jusqu'à la fin il continue à chanter et de chanter les poètes. Lorsqu'il se retirera, devenu vieux, dans le castel féodal qu'il s'est fait construire à Bergerac, il continuera d'exhaler ses accents magnifiques. Il les jettera à la brise, aux oiseaux du ciel... Et c'est ainsi que mourra, dans un suprême élan vers l'idéal, l'illustre Mounet-Sully, celui qui fut la tragédie et le drame, — le dernier paladin de la scène française !...

Adolphe Brisson.

Échos

La Température

La région des fortes pressions persiste en Europe ; à Paris, le baromètre marquait hier 766 mm. Quelques pluies sont tombées en Italie, mais en France on n'en signale d'aucun côté, et sur nos côtes de l'Ouest et de Provence la mer est toujours très belle. La température est sensiblement abaissée sur nos régions ; hier matin, à huit heures, le thermomètre indiquait 4° au-dessus et 10° dans l'après-midi. Après une journée aussi belle que les journées précédentes, le thermomètre, vers minuit, restait à 4° au-dessus.

Monte-Carlo. — Thermomètre : le matin à huit heures, 8° ; à midi, 10°. Temps couvert.

Les Courses

A 2 h., Courses à Auteuil. — Gagnants de Robert Milton :

Prix des Glacis : L'Aurore.
 Prix de Dangu : Requiem.
 Prix d'Auteuil : Fusain II.
 Prix Betty : Berry.
 Prix Silversmith : Géographie.
 Prix des Tribunes : Le Tétrarque.

QUELQUES GOUTTES D'EAU FROIDE

Il y a un certain nombre de partisans de la révision qui ont imaginé, depuis le commencement de l'agitation, une manœuvre destinée à éloigner d'eux des gens dont le concours était pourtant et demeure encore nécessaire au succès de leur entreprise. Cette manœuvre a consisté à combattre l'armée, soit par des violences systématiques, soit par des insinuations perfides. Ces gens-là n'ont pas compris que le meilleur moyen de rendre la population française sourde à tous les appels eût été de lui démontrer

qu'on ne pouvait réclamer la justice sans insulter l'armée.

Il ne faut pas s'étonner qu'ils aient saisi l'occasion du coup de tête de Déroulède pour raviver leur campagne un peu défraîchie. C'est pour quoi, au lieu de maudire ou de ridiculiser, comme c'est le droit de chacun, l'acte du député qui cherche à détourner un soldat de son devoir, ils s'attachent à compromettre le soldat qui, loyalement, a fait ce devoir et repoussé des propositions excentriques et folles. C'est du général Roget que je veux parler. Rien ne permet d'élever le moindre doute sur la correction parfaite de sa conduite. Et il est aussi injuste que maladroite de lui faire subir la responsabilité du choix dont il a été l'objet de la part de Déroulède.

On a vraiment bien du mal à tempérer tous les agités des deux fractions de l'opinion, et la peine qu'on se donne pour cette entreprise utile est la mesure du mérite qu'on a de la tenter.

C'est ce que vient de faire le nouveau président du groupe des républicains progressistes — lisez modérés — de la Chambre, M. Méline, en prenant possession de son fauteuil.

Il a expliqué éloquentement que le moment est venu de faire succéder un peu d'ordre à l'anarchie parlementaire, de faire trêve aux interpellations, de ramener le budget aux proportions d'un débat financier, sous peine de désaffectionner les populations du régime lui-même et de leur inspirer le goût des gouvernements qui se disent forts, et sont parfois amenés à prouver ou à reconstituer leur force en se lançant dans les aventures.

Il a dit à propos de « l'affaire » que le public en attendait impatiemment la solution, dans un respect égal pour son armée et pour sa magistrature.

Enfin, il a envoyé l'hommage du respect de son groupe au nouveau Président de la République.

Il est probable, il est même certain que si M. Méline avait été élu, M. Loubet aurait tenu le même langage et affecté la même attitude.

M. Méline, M. Loubet ne différaient l'un de l'autre que par la couleur de leurs partis. C'est pourquoi il est permis de s'égarer un peu de l'autosuggestion ou de la naïveté de ces partisans qui voient dans leur candidat ce qu'ils ont eux-mêmes dans leur cervelle. Il est permis aussi de penser que nous sommes tous un peu stupides de nous exciter pour choisir entre deux quantités égales et deux hommes équivalents.

Cela nous rendra un peu moins orgueilleux, un peu plus modérés par conséquent, et nous permettra de sortir, sans exagération ridicule, de l'affaire Déroulède, que pour ma part, si j'avais été ministre, j'aurais réglée dès avant-hier matin, au Tribunal de simple police, par dix francs d'amende pour refus de circuler. Mais il faut compter avec ces fâcheux qu'on appelle les mégalomanes et les neurasthéniques. — J. CORNÉLY.

A Travers Paris

Plusieurs de nos confrères, en rendant compte des obsèques de M. Félix Faure, ont parlé d'un incident qui se serait produit au moment où les troupes défilaient devant le cercueil, entre le Président de la République, à gauche, et le gouverneur militaire de Paris, à droite.

En arrivant à la hauteur du chef de l'Etat, le général de cavalerie Henry de Kermartin aurait regardé le général Zurlinden et l'aurait salué de l'épée, au lieu de se tourner du côté de M. Loubet.

Tête à gauche, se serait écrié le général Zurlinden, tête à gauche, Kermartin !

Le général de Kermartin, au dire de certains journaux, aurait feint de ne pas entendre et aurait passé.

La note suivante, communiquée par le ministère de la guerre, ramène cet incident à ses véritables proportions :

« Le ministre de la guerre et M. le Président de la République ont reçu successivement la visite du général de Kermartin, au sujet de l'incident rapporté hier par un journal du matin.

« Il résulte des explications fournies par cet officier général qu'il n'y a eu de sa part qu'une simple erreur matérielle, absolument involontaire. »

INSTANTANÉ

M. PASQUES

Le juge d'instruction chargé de l'affaire Déroulède. Cela fait de lui, pour le moment, l'homme du jour. Il court même déjà des mots à son sujet :

— Comment s'appelle le juge d'instruction ?

— Pasques.

— Ah ! très bien : l'affaire sera jugée à la Trinité...

M. Pasques a cinquante ans. Il est né à La Flamengrie, dans l'Aisne. Avocat, docteur en droit, il entra dans la magistrature en 1879 comme substitut à Ploërmel. Fut successivement nommé, en la même qualité, à Brive, à Tours et au Havre, et devint en 1883 procureur de la République à Yvetot. Vint ensuite à Paris comme juge suppléant, fut chargé de l'instruction en janvier 85 et devint juge d'instruction titulaire au mois de juillet 94.

A peu près inconnu, jusqu'ici. N'a jamais eu, en effet, d'affaire retentissante à instruire. Mais, à Paris, tout vient à point à qui sait attendre. On passe des années à s'occuper d'affaires vulgaires et de délits sans importance ; puis tout à coup vous tombez du ciel l'instruction qui doit vous mettre en évidence. M. Pasques a aujourd'hui tous les reporters de Paris à la porte de son cabinet. Les journaux sont remplis de sa personne. On l'accuse déjà d'être un nationaliste. Ainsi attaqué par les uns, il sera évidemment défendu par les autres. C'est la célébrité, presque la gloire !...

Et demain, quand l'affaire Déroulède sera finie, il commencera, comme tant d'autres col-

lègues qui eurent, comme lui, leur heure de célébrité, à s'occuper de délits vulgaires. Plus personne ne viendra l'interviewer ; les abords de son cabinet seront déserts, et il méditera sur le néant des vanités humaines...

En dehors des innombrables témoignages de condoléance adressés depuis dix jours à la famille de l'infortuné Président, M. Le Gall a reçu, lui aussi, de toutes parts, des marques de sympathie dont il a été profondément touché.

Tous ceux qui ont eu, depuis quatre ans, l'occasion de vivre, ne fût-ce que quelques instants, dans l'intimité du Président Félix Faure savent quel dévouement absolu M. Le Gall avait voué au chef de l'Etat, et quelle affection sincère et toute fraternelle celui-ci témoignait à son plus intime collaborateur.

La mort du Président est pour celui-ci un deuil personnel très profond, et M. Le Gall regrette de ne pouvoir remercier comme il le voudrait tous ceux qui, dans cette circonstance, ont pris part à son immense chagrin.

C'est aujourd'hui le quatre-vingt-dixième anniversaire de la naissance de Victor Hugo. « Ce siècle avait deux ans », cette date passera bien inaperçue au milieu des événements de l'heure présente. Trois couronnes seulement ont été déposées au Panthéon sur la tombe du grand poète, et rien ne fait présager pour aujourd'hui le pèlerinage, jadis très suivi, des hugolâtres au cercueil du Maître.

M. Boudenot, député du Pas-de-Calais, a fait hier soir, à l'Association nationale républicaine, rue Vivienne, une intéressante conférence économique.

Après avoir fait l'éloge de la « Ligue des contribuables », dont notre collaborateur M. Jules Roche a été le fondateur, M. Boudenot a constaté l'augmentation croissante des dépenses.

Il a cité quelques chiffres vraiment suggestifs et qui prouvent à quel point les députés abusent de l'initiative parlementaire en matière de dépenses...

M. Boudenot a été vivement applaudi par les nombreux auditeurs qui assistaient à la réunion, et parmi lesquels nous pouvons citer MM. Audiffred, vice-président de la « Ligue des Contribuables » ; Dulau, secrétaire général de la « Ligue » ; Savary, d'Agoult, Amoudru, députés, etc., etc.

Le mouvement qui s'accentue en faveur de l'idée dont M. Jules Roche a été le promoteur prouve une fois de plus aux contribuables combien il est urgent de s'unir pour résister aux prodigalités du Parlement.

Les anciens internes du docteur Paul Segond, groupés hier au dîner qu'il leur offre chaque année à cette époque de l'année, lui ont offert, à l'occasion de sa promotion au grade d'officier de la Légion d'honneur, un souvenir qui sort un peu de la banalité.

Au lieu du bronze traditionnel, ils ont demandé à Roty, l'éminent graveur de médailles, grand ami du docteur Segond, une plaquette en or, délicieusement composée et exécutée. Au verso, la dédicace ; au recto, l'image d'une paisible et belle jeune femme pleine de noblesse et de recueillement, avec cette fière devise : *In labore quies*. (Je trouve mon délassement dans le travail).

La *Jeanne d'Arc* de Paul Dubois, que les Bâtiments civils ont promue en imagination sur toutes les places de Paris, on se le rappelle, jusque dans la cour du Louvre, va enfin être placée devant Saint-Augustin, ainsi que M. Paul Dubois lui-même en avait manifesté le désir.

Cet emplacement est définitivement choisi, et le Conseil municipal en votera la concession dès ses premières séances, le mois prochain.

En attendant, M. Formigé a été chargé de faire les dessins du socle, de ses abords et du terre-plein qui entourera le monument.

Il place le socle au centre d'un exèdre élevé en avant sur trois degrés, en arrière sur un seul, le terrain offrant une certaine déclivité, et la statue de Jeanne d'Arc ne paraîtra plus écrasée par l'immense basilique qui sera, au contraire, un fond majestueux d'où elle se détachera fort belle en son allure à la fois mystique et guerrière.

Autour du monument, quelques arbutus, un peu de verdure, et c'est tout. L'ensemble est d'un très bel aspect.

La Société de secours mutuels des gens de maison donnait hier son bal annuel à la salle Wagram.

C'est un spectacle très curieux que celui de ce bal de maîtres d'hôtel, valets de chambre, cochers, femmes de chambre, etc., rivalisant de bonne tenue et de correction.

Quant à la Société, présidée par M. Meunier, elle célébrait hier son cinquante et unième anniversaire, et c'est une des sociétés les plus prospères de Paris : elle a près de 500,000 francs en caisse, tout en donnant à ses adhérents les avantages des sociétés de secours mutuels.

Parmi les membres honoraires : MM. Binder, Beurdeley, la comtesse d'Armaillé, le comte de Laborde, le marquis de Chaponay, le marquis de Bouillé, Froment-Meurice, etc.

Rien n'est intéressant, en économie sociale, comme ces associations moralisatrices et secourables.

Les Prodiges de la Cinématographie : Hier, les funérailles du Président Félix Faure figuraient au programme des projections lumineuses du Musée Grévin.

Hors Paris

De Bruxelles : « Monseigneur le duc d'Orléans a quitté Bruxelles ce soir, à six heures, pour retourner à Turin, par la voie de Bâle. MM. de Monicourt et Tuite l'accompagnent. »

« Les agents de la Sûreté française, qui n'ont pas perdu de vue le prince un instant depuis son arrivée à Bruxelles, ont pris place dans le même train. »

L'affluence inusitée d'étrangers qui, chaque jour, arrivent dans la principauté de Monaco et s'y fixent pour une durée indéterminée à pour premier résultat de multiplier les réceptions mondaines. C'est, autour des villas, un perpétuel mouvement de visites ; ceux qui n'ont pas leur villa reçoivent dans les grands hôtels les plus luxueux.

Chaque soir l'hôtel de Paris est le rendez-vous habituel du monde élégant. Un grand dîner somptueux est servi, comme s'il le faisait le Restaurant de Paris, un des rares établissements qui aient su conserver les traditions de la grande cuisine française, a été donné lundi : parmi les convives, princes : comte et comtesse Adam Plater, prince Kotchoubey, comtesse Nathalie Potocka, prince Galizine, M. de Batourine, comtesse Pulawska, Mme de Demidoff, comte et comtesse Ladislav Plater, comte et comtesse Tyszkiewicz, comtesse Olga Plater, comte Henckell-Donnersmarck, baronne d'Andrian-Verburg, comte Pulowski, prince Lubekki, comtesse Ronikier, M. de Jurjewicz, M. de Zwan, M. de Hornowski, etc.

Nouvelles à la Main

Le petit jeu des définitions : Déroulède. — Un don Quichotte qui a le sang chaud.

Boutade d'un antiféministe : — Ce qui prouve bien que les femmes doivent être écartées des affaires publiques, c'est que l'on dit couramment, en parlant d'un chef de parti : « C'est mon homme », et qu'il serait ridicule de dire d'une dame dans le même cas : « C'est ma femme ! »

Le Masque de Fer.

Les derniers moments de M. Félix Faure

Déclaration du curé de la Madeleine. Conversation avec le R. P. Feuillette.

Malgré le démenti de M. l'abbé Hertzog, la *Libre Parole* maintient dans son intégralité le rôle prêté par elle au curé de la Madeleine, qui, d'après notre confrère, aurait été appelé auprès de M. Félix Faure, l'autre jeudi, vers sept heures, dans une maison voisine de l'Elysée, serait arrivé trop tard pour lui donner les secours de la religion. L'aurait vu emporter mort dans un landau et, de retour à l'Eglise, se serait laissé aller à raconter ces choses à tout venant « dans l'émotion du premier moment ».

M. l'abbé Hertzog, à qui nous avons demandé hier ce qu'il pensait de la persévérance de notre confrère dans ses premières affirmations, a renouvelé avec la plus grande précision et la plus grande énergie les termes mêmes du démenti qu'il avait précédemment opposé à ces racontars.

— Je n'ai pas été appelé ailleurs qu'à l'Elysée auprès du Président de la République, et je n'ai été appelé auprès de lui qu'à huit heures et demie. Voilà qui est net.

« La *Libre Parole* n'accepte pas cette rectification. A son aise. Les honnêtes gens qui lisent la *Libre Parole* ne méritent pas en doute la parole du curé de la Madeleine. Quant aux autres, leur opinion m'est absolument indifférente. Le rédacteur de ce journal qui me prête le rôle fantasmatique que vous savez me qualifie « un qui ne sait pas mentir ». C'est le titre de son article de ce matin. Peut-être n'en pourrait-il dire autant de lui-même... Au surplus, j'ai autre chose à faire que d'engager une polémique avec la *Libre Parole*. J'ai cru devoir lui adresser une lettre courtoise de rectification, qu'elle n'a d'ailleurs pas insérée. Je n'en ai pas plus loin. Le *Figaro* a très exactement raconté, dès le lendemain de la mort de M. Félix Faure, dans quelles circonstances de temps et de lieu j'avais été mandé auprès du Président. J'affirme de nouveau l'exactitude absolue de ce récit. C'est mon dernier mot. »

Après avoir pris congé de M. l'abbé Hertzog, j'ai eu l'idée de demander un entretien au R. P. Feuillette, prieur du couvent des dominicains de la rue du Bac.

Le P. Feuillette est l'ami personnel de la famille Faure et le confesseur de Mlle Lucie Faure. C'est ce dominicain dont on signala la présence à l'Elysée le soir de la mort du Président. Il nous a paru intéressant de recueillir ses impressions sur le pénible débat provoqué par la *Libre Parole*. Quoique très souffrant, l'éminent religieux a bien voulu nous recevoir et répondre à nos questions.

— Il y a, nous dit-il, au moins un point sur lequel je puis me prononcer avec la certitude la plus absolue. La *Libre Parole* a prétendu que M. Félix Faure n'était pas mort à l

« sée ». J'ai bien entendu, suivi cet homme à la hâte. Lorsque je suis arrivé, le Président était mort. Mais, fort heureusement, il avait pu, en temps utile, recevoir l'absolution.

M. Félix Faure avait, je puis vous en donner l'assurance, des sentiments religieux, et je n'ai pas été surpris d'apprendre, par la déclaration formelle de M. Le Gall, qu'il avait, dès les premières atteintes du mal, demandé un prêtre. Il est d'ailleurs regrettable que M. Le Gall n'ait pas tout de suite informé la femme et la fille du Président du désir exprimé par ce dernier. M. Faure n'aurait pas négligé d'en avoir avisé M. l'abbé Hertzog; et le curé de la Madeleine aurait été, dès son arrivée à l'élysée, c'est-à-dire entre huit heures et demi et neuf heures, introduit auprès de M. Félix Faure.

Au lieu de cela, vous savez ce qui s'est passé. L'abbé Hertzog est resté à l'élysée jusqu'à dix heures moins le quart, sans voir le Président. A dix heures moins le quart, quelques minutes à peine avant la mort, deux des médecins ont déclaré à l'abbé Hertzog que M. Félix Faure n'était pas en danger immédiat. Le curé de la Madeleine a quitté alors l'élysée, ignorant, comme l'ignoraient Mme et Mlle Faure, que le Président avait déjà « à deux reprises demandé un prêtre », et croyant, sur la parole de ces princes de la science, à une attaque sans beaucoup de gravité.

On me permettra de raconter, ici, un fait des plus curieux, que je ne tiens point du P. Feuillette, mais dont l'authenticité n'est pas douteuse.

Quelques minutes avant la mort de M. Félix Faure, les médecins qui le soignaient décidèrent de se réunir de nouveau, le lendemain matin, en consultation. Cette décision aussitôt prise, d'un commun accord, le docteur Polin quitta l'élysée, rentra chez lui et se coucha.

Le lendemain, le docteur Potain, à peine levé, prend une voiture et se fait conduire à l'élysée pour donner ses soins à M. Félix Faure.

Je viens voir dans un salon où, bientôt, les attendent, il appelle une personne de service et lui dit qu'il est pressé, qu'il veut absolument, et sans retard, voir le Président.

Il faut pourtant que vous attendiez encore un peu, lui est-il répondu. On est en train de l'embaumer... C'est ainsi que le docteur Potain apprit la mort de M. Félix Faure.

Revenons maintenant à ma conversation avec le P. Feuillette.

M. Félix Faure, me dit ce religieux, avait maintes fois exprimé à son entourage sa volonté de ne pas mourir sans sacrements. Il lui arrivait même de parler confession avec sa fille. « Moi, lui dit-il, saisi récemment, si j'avais un confesseur, je voudrais que ce confesseur fût un ami. Et il ajoutait : Je sais bien qu'au moment de la mort on peut reculer, voir le premier prêtre venu l'absolution. » Le pauvre Président devait en faire bientôt l'expérience personnelle. C'est en effet du premier prêtre venu, d'un prêtre rencontré dans la rue par hasard, qu'il a reçu le pardon de ses fautes.

Ce que l'on n'a pas dit, et ce que je tiens de Mlle Faure, qui me le répète encore ce matin même, c'est que son père, avant le départ de l'abbé Hertzog et avant l'arrivée de l'abbé Renault, a peut-être dix fois révoqué le prêtre. Il n'y a donc, vous le voyez, aucun doute possible sur les sentiments chrétiens de ce mourant.

On a dit, à la Chambre, continue le P. Feuillette, que M. Félix Faure n'allait jamais à la messe.

Or, on le disait souvent dans la chapelle de l'élysée, notamment les jours de grande fête, et, ces jours-là, M. Félix Faure y assistait régulièrement. Je me souviens d'avoir célébré cette messe le jour de Noël, il y a deux ans, en présence d'une trentaine de personnes dont la plupart, Mme Faure et sa fille, les femmes de ministre et quelques intimes, firent la communion. Je fus très touché du recueillement dans lequel M. Félix Faure assista à la cérémonie. Ce n'était pas un recueillement de pure forme. C'était un recueillement vraiment religieux. Et je vois encore le Président, au moment de la bénédiction, faire très correctement et très simplement le signe de la croix.

Mais je m'écarte de la question. Il s'agit de savoir si le Président est tombé malade et est mort à l'élysée ou ailleurs. Le fait de la mort à l'élysée ne peut pas être révoqué en doute, puisque Mme et Mlle Faure, de qui je tiens directement tout ce que je sais à ce sujet, sont restées plusieurs heures près du lit d'agonie, et ont pieusement recueilli les dernières recommandations, les dernières prières, les derniers adieux du mourant.

Pour le reste, il est évident que le récit de la *Libre Parole* est un tissu d'in-vraisemblances, mais je n'ai pas qualité pour y répondre.

Julien de Narfon.

L'AFFAIRE DÉROULEDÉ

Aux différentes versions que nous avons données de l'incident de Reuilly qui a amené l'arrestation de MM. Paul Déroulède et Marcel Habert, est venue s'en ajouter une autre. Elle a été fournie hier au *Temps* par « un ami du général Rogot ». La voici :

Les uns ont dramatisé singulièrement, nous dit notre interlocuteur, les autres ont généralisé grossièrement les regrettables incidents provoqués par MM. Déroulède et Marcel Habert. Les voici simplement et exactement exposés. Vous verrez combien l'attitude du général Rogot a été digne et correcte, celle en un mot du loyal soldat, du serviteur discipliné de la loi, de l'homme de devoir qui connaissait et estimait ses chefs, ses camarades et ses nombreux amis.

La 17^e brigade, après avoir défilé au Père-Lachaise devant le corps du président Félix Faure, regagnait ses casernes. Au moment où la tête de colonne de la 17^e brigade arrivait sur la place de la Nation, une bande de deux cents manifestants environ, parmi lesquels M. Déroulède, se précipita vers le général Rogot, commandant de la brigade, en criant : « Vive l'armée ! » M. Déroulède saisit par la bride le cheval du général. Le cheval, effrayé, se cabra. Le général, qui avait son épée à la main, faillit lâcher prise. M. Déroulède en lui disant : « Laissez-moi ! » Il y a eu en poignée de main donnée ni paroles prononcées par le général autres que celles-ci. A partir de ce moment, d'ailleurs, M. Déroulède a quitté le général Rogot pour se mettre à la tête des sapeurs et s'établir en tirailleurs en criant : « Vive l'armée ! » « sur l'air » Des Lampions ! » L'impression, à ce moment-là, était celle

d'une simple manifestation en l'honneur de l'armée, mais d'une manifestation qui, par son caractère d'insolence et de désordre. Aussi la préoccupation du général Rogot était-elle de faire son devoir de chef de corps, c'est-à-dire de maintenir l'ordre dans les rangs et de ramener au plus vite sa brigade à la caserne. Cette préoccupation était si forte qu'elle donna lieu à des exclamations de la foule qui se pressait autour des soldats.

Quand la tête de la colonne arriva à la hauteur de la rue du Faubourg-Saint-Antoine, il sembla qu'il se produisit une tentative de la part des manifestants pour la détourner par cette rue. Le général alors fit signe aux sapeurs avec son épée en leur criant : « Boulevard Diderot ! » Aucune tentative de contrainte ne fut d'ailleurs exercée sur les sapeurs, et la colonne continua à contourner la place de la Nation pour arriver boulevard Diderot.

Entre temps, le général Rogot avait envoyé ses aides demander au colonel du 4^e de lui envoyer une fraction de sa troupe pour faire débayer le terrain entre les sapeurs et lui. Le colonel du 4^e envoya une section commandée par un lieutenant qui rejoignit le général vers l'entrée du boulevard Diderot. L'officier essaya avec ses hommes de pousser la foule des manifestants et de les rejeter à droite et à gauche de la chaussée.

La colonne, continuant sa marche, s'engagea sur le boulevard Diderot. La manifestation avait toujours le même caractère exclusif d'ovation à l'armée. Ce n'est qu'en arrivant à hauteur de la rue de Reuilly que l'armée cria et fut proférée, notamment celui de : « Paris ! » La colonne n'en tourna pas moins sans hésitation par la rue de Reuilly, suivant l'indication donnée par le général.

Mais, quand elle arriva devant la porte de la caserne, les manifestants essayèrent alors de barrer le passage au général Rogot. Le même jour, le colonel du 4^e envoya une fraction de sa troupe pour faire débayer le terrain entre les sapeurs et lui. Le colonel du 4^e envoya une section commandée par un lieutenant qui rejoignit le général vers l'entrée du boulevard Diderot. L'officier essaya avec ses hommes de pousser la foule des manifestants et de les rejeter à droite et à gauche de la chaussée.

La colonne, continuant sa marche, s'engagea sur le boulevard Diderot. La manifestation avait toujours le même caractère exclusif d'ovation à l'armée. Ce n'est qu'en arrivant à hauteur de la rue de Reuilly que l'armée cria et fut proférée, notamment celui de : « Paris ! » La colonne n'en tourna pas moins sans hésitation par la rue de Reuilly, suivant l'indication donnée par le général.

Mais, quand elle arriva devant la porte de la caserne, les manifestants essayèrent alors de barrer le passage au général Rogot. Le même jour, le colonel du 4^e envoya une fraction de sa troupe pour faire débayer le terrain entre les sapeurs et lui. Le colonel du 4^e envoya une section commandée par un lieutenant qui rejoignit le général vers l'entrée du boulevard Diderot. L'officier essaya avec ses hommes de pousser la foule des manifestants et de les rejeter à droite et à gauche de la chaussée.

La colonne, continuant sa marche, s'engagea sur le boulevard Diderot. La manifestation avait toujours le même caractère exclusif d'ovation à l'armée. Ce n'est qu'en arrivant à hauteur de la rue de Reuilly que l'armée cria et fut proférée, notamment celui de : « Paris ! » La colonne n'en tourna pas moins sans hésitation par la rue de Reuilly, suivant l'indication donnée par le général.

Mais, quand elle arriva devant la porte de la caserne, les manifestants essayèrent alors de barrer le passage au général Rogot. Le même jour, le colonel du 4^e envoya une fraction de sa troupe pour faire débayer le terrain entre les sapeurs et lui. Le colonel du 4^e envoya une section commandée par un lieutenant qui rejoignit le général vers l'entrée du boulevard Diderot. L'officier essaya avec ses hommes de pousser la foule des manifestants et de les rejeter à droite et à gauche de la chaussée.

La colonne, continuant sa marche, s'engagea sur le boulevard Diderot. La manifestation avait toujours le même caractère exclusif d'ovation à l'armée. Ce n'est qu'en arrivant à hauteur de la rue de Reuilly que l'armée cria et fut proférée, notamment celui de : « Paris ! » La colonne n'en tourna pas moins sans hésitation par la rue de Reuilly, suivant l'indication donnée par le général.

Mais, quand elle arriva devant la porte de la caserne, les manifestants essayèrent alors de barrer le passage au général Rogot. Le même jour, le colonel du 4^e envoya une fraction de sa troupe pour faire débayer le terrain entre les sapeurs et lui. Le colonel du 4^e envoya une section commandée par un lieutenant qui rejoignit le général vers l'entrée du boulevard Diderot. L'officier essaya avec ses hommes de pousser la foule des manifestants et de les rejeter à droite et à gauche de la chaussée.

La colonne, continuant sa marche, s'engagea sur le boulevard Diderot. La manifestation avait toujours le même caractère exclusif d'ovation à l'armée. Ce n'est qu'en arrivant à hauteur de la rue de Reuilly que l'armée cria et fut proférée, notamment celui de : « Paris ! » La colonne n'en tourna pas moins sans hésitation par la rue de Reuilly, suivant l'indication donnée par le général.

Mais, quand elle arriva devant la porte de la caserne, les manifestants essayèrent alors de barrer le passage au général Rogot. Le même jour, le colonel du 4^e envoya une fraction de sa troupe pour faire débayer le terrain entre les sapeurs et lui. Le colonel du 4^e envoya une section commandée par un lieutenant qui rejoignit le général vers l'entrée du boulevard Diderot. L'officier essaya avec ses hommes de pousser la foule des manifestants et de les rejeter à droite et à gauche de la chaussée.

La colonne, continuant sa marche, s'engagea sur le boulevard Diderot. La manifestation avait toujours le même caractère exclusif d'ovation à l'armée. Ce n'est qu'en arrivant à hauteur de la rue de Reuilly que l'armée cria et fut proférée, notamment celui de : « Paris ! » La colonne n'en tourna pas moins sans hésitation par la rue de Reuilly, suivant l'indication donnée par le général.

Mais, quand elle arriva devant la porte de la caserne, les manifestants essayèrent alors de barrer le passage au général Rogot. Le même jour, le colonel du 4^e envoya une fraction de sa troupe pour faire débayer le terrain entre les sapeurs et lui. Le colonel du 4^e envoya une section commandée par un lieutenant qui rejoignit le général vers l'entrée du boulevard Diderot. L'officier essaya avec ses hommes de pousser la foule des manifestants et de les rejeter à droite et à gauche de la chaussée.

M. Paul Déroulède a été extrait de la Conciergerie à huit heures du matin et conduit à son domicile, 108, avenue Kléber, où sont arrivés peu après MM. Feuilletoy, procureur de la République; Pasques, juge d'instruction, et Roy, commissaire aux délégations judiciaires, prévenu la veille, comme nous l'avions dit.

On a saisi dans le cabinet du président de la Ligue des patriotes un certain nombre de lettres et de papiers qui ont été mis sous scellés.

De là on s'est rendu rue des Petits-Champs, au siège de la Ligue. M. Marcel Habert s'y trouvait, déjà amené par M. Cochefert, chef de la Sûreté.

M. Cochefert a brisé les scellés apposés vendredi sur la porte du cabinet de M. Marcel Habert. MM. Pasques et Feuilletoy sont entrés avec le délégué.

On a fouillé les tiroirs du bureau, les casiers, les armoires, etc. L'opération a duré une heure environ. Quelques papiers seulement ont été emportés.

M. Roy est allé ensuite faire une perquisition chez un membre de la Ligue, M. Lavyaux, 4, rue Saint-Maur, chez qui avait été fabriquée et déposée la couronne que l'on devait aller porter sur la tombe du Président Félix Faure.

M. Cochefert est allé chez un boucher de la rue des Martyrs, membre de la Ligue. Il a saisi une canne et des insignes.

M. Euriat, commissaire du quartier Saint-Germain-l'Auxerrois, est allé chez M. Bossot, rue des Rondonneaux, près du Père-Lachaise.

M. Hamard, sous-chef de la Sûreté, est allé chez un membre de la Ligue, rue du Débarcadere.

M. Berthelot, commissaire du quartier de la Sorbonne, est allé, dans l'après-midi, saisir le drapeau de la Ligue et les insignes et papiers de la septième section.

Plusieurs autres commissaires ont eu des missions du même genre.

A deux heures, M. Marlin, commissaire aux délégations judiciaires, est allé à la Conciergerie chercher M. Habert, qui venait de déjeuner, et l'a emmené à Meudon, 18, rue Banès, où le député de Seine-et-Oise a un pied-à-terre et un cabinet d'affaires.

Là, en présence de M. Moreau, juge d'instruction de Versailles, du substitut et du commissaire de police de Meudon, M. Caron, une perquisition a été opérée. On a saisi des papiers qui ont été placés sous scellés et emportés pour être remis à M. Pasques.

A six heures, M. Marcel Habert était retourné dans sa cellule à la Conciergerie.

M. Habert, qui attendait son retour, a pu le voir, ainsi que M. Bertrou, avocat, et un ami, M. Désiré.

M. Oscar Falateuf, défenseur de M. Déroulède, a également été admis à s'entretenir avec son client.

G. Davenny.

A l'Élysée

Nul ne pourrait dire exactement quel jour M. Loubet s'installa à l'Élysée. M. des Chapelles, chef de division aux beaux-arts, malade le besoin qu'il avait de se reposer, à cause de la décoloration du palais, n'a pu être fixé à ce sujet. Le nouveau Président, qui préoccupait d'autres questions, n'a pas encore arrêté sa pensée sur celle de son déménagement. On ne l'attend donc point, au faubourg Saint-Honoré, avant mardi... au plus tôt.

Personne, d'ailleurs, ne serait aujourd'hui à même de mettre en état la demeure présidentielle. M. de Gourlet, directeur des palais nationaux, est depuis huit jours contraint de garder la chambre. Son second, M. Raguet, s'est trouvé indisposé hier.

En attendant, on continue le déménagement des objets personnels que possédait M. Félix Faure.

Les soldats qui sont en train de les emballer s'exaltent devant la quantité de tableaux, de vases, de souvenirs et de cadeaux de toutes sortes qu'on peut amasser en quatre ans de présidence.

Sur chaque caisse, ils peignent les initiales F. F., puis un numéro.

Un sergent reporte ce numéro sur une grande feuille de papier où il mentionne le contenu de la caisse correspondante.

On porte le tout dans les bâtiments de l'avenue de l'Alma qui appartiennent à l'Etat. Mme Félix Faure verra plus tard, d'après les catalogues dressés, quels sont les objets qui doivent être expédiés au Havre ou ceux qu'elle désire garder à Paris.

On continue à empiéter des caisses et à apporter dans la petite cour de l'Élysée des bronzes, des médaillons, des armes, enfin de nombreux présents sur lesquels les journalistes qui accompagnaient le président Faure en ses voyages mettent au passage le nom des villes et des établissements où ces cadeaux lui ont été offerts.

Au milieu d'eux, voici des objets plus intimes : un panier enrubanné qui devait figurer sur une des tables de l'appartement privé ; un mannequin noir qui portait peut-être les robes d'apparat ; et, chez les familiers du palais, ces objets, qui semblent perdus au milieu des autres, augmentent encore, par les souvenirs évoqués, la tristesse de ce déménagement.

Pendant ce temps, les charpentiers enlèvent les échafaudages que M. Félix Faure avait fait préparer pour son premier bal. On ne dansera donc plus à l'Élysée.

Si, mais pas avant un mois, et M. Loubet ne veut point que, pendant la période de deuil, ses visiteurs aient sous les yeux le rappel de la fête si cruellement reculée.

Il reste une question importante qui préoccupe tout le palais présidentiel. Comment le nouveau chef de l'Etat va-t-il composer sa maison civile et militaire ? Déjà MM. Le Gall et Blondel ont quitté le palais. Ils étaient trop les amis personnels de M. Félix Faure pour remplir auprès de son successeur des fonctions qui, à chaque instant, leur rappelleraient celui qui n'est plus. Quant à la maison militaire, elle n'a point de volonté — elle obéit. On croit, néanmoins, que M. Loubet, ayant besoin d'avoir autour de lui des personnes au courant du cérémoniel de la présidence, manifestera le désir de garder le général Bailloud et les autres officiers.

Et, dans l'autre petite cour de l'Élysée, dans celle où l'on recevait les couronnes,

on continue à en apporter, qui viennent « directement » de la province ou de l'étranger. D'où le retard.

En même temps que ces couronnes arrivent encore tant de lettres et de dépêches que le *Journal officiel* a été forcé de publier hier la note suivante :

Mme Félix Faure et les membres de la famille Faure ont reçu, dès le 17 février, d'innombrables témoignages de sympathie collectifs et individuels, venant de tous les points de la France et du monde entier.

Dans l'impossibilité absolue d'y répondre, la famille, si cruellement éprouvée, désire au moins exprimer sa vive gratitude à tous les amis connus et inconnus qui se sont associés à sa douleur.

Un des officiers de la maison militaire nous fait part de l'attitude respectueuse et reconnaissante avec laquelle Mme Félix Faure reçoit ces témoignages de sympathie, mais elle ne prévoit pas encore l'époque où elle pourra ouvrir sa porte.

Charles Chincholle.

Un des officiers de la maison militaire nous fait part de l'attitude respectueuse et reconnaissante avec laquelle Mme Félix Faure reçoit ces témoignages de sympathie, mais elle ne prévoit pas encore l'époque où elle pourra ouvrir sa porte.

Charles Chincholle.

Un des officiers de la maison militaire nous fait part de l'attitude respectueuse et reconnaissante avec laquelle Mme Félix Faure reçoit ces témoignages de sympathie, mais elle ne prévoit pas encore l'époque où elle pourra ouvrir sa porte.

Mgr le duc Alexandre d'Oldenbourg, après un court séjour à Paris, est parti pour Nice.

Le comte de Pembroke et Montgomery, et le colonel Davidson, venus pour représenter la reine d'Angleterre aux funérailles du Président de la République, ont quitté hier matin Paris pour retourner à Londres.

Le prince de Montenuovo et le prince Gottfried Hohenlohe, venus pour représenter l'empereur d'Autriche aux funérailles de M. Félix Faure, et qui étaient descendus à l'hôtel Mirabeau, sont partis hier soir pour Vienne par l'Orient-Express.

Descendus à ce même hôtel : M. Aristide Balzani, M. et Mme de Schinkel, comtesse André et Joseph de Plater-Syberg, Panigaris-Bey et Mme Pangaris.

Descendus à l'hôtel de France et Choiseul : L'amiral Baldwin, venant de New-York avec sa nièce, miss Jackson ; M. de Koutchinsky, secrétaire à l'ambassade de Russie à Madrid.

La mission spéciale belge, composée de M. de Smet de Nayer, ministre d'Etat, et du comte Laboëssière, restera encore quelques jours à l'hôtel Vouillemont.

Dans la remarquable conférence faite à l'Institut Ruy, par M. G. Rebière, sur les « Glanes de la vie de la comtesse Diane », le conférencier a longuement entretenu le public de Mlle Hélène Vacaresco et de ses vers, si appréciés à Paris.

M. Viana da Motta, le célèbre pianiste portugais, a remporté hier un véritable triomphe à son concert donné à la salle Erard. On a surtout admiré son admirable style et son impeccable virtuosité. Dans la salle, archicomble, on remarquait :

Princesse de Brancovan, princesse Edmond de Polignac, princesse A. Bibesco, comte et comtesse de Saussine, vicomtesse d'Arjuzon, comtesse d'Yerville, et tous les principaux pianistes et musiciens de Paris.

Le yacht royal Osborne quittera aujourd'hui Portsmouth pour se rendre à Marseille. C'est dans ce port que la princesse de Galles s'embarquera avec ses filles, la princesse Victoria et la princesse Charles de Danemark, pour faire une croisière dans la Méditerranée.

COERCLES

M. Edward Blount a été reçu hier comme membre permanent au cercle de l'Union. Ses parrains étaient : sir Edward Blount et le duc de Bassano.

Reçu hier comme membres permanents au Jockey-Club :

Le vicomte Hubert de Luppé, lieutenant au 138^e régiment d'infanterie, présenté par le comte Louis de Luppé et le général vicomte de Kerdrel ; — Le marquis de Nicolay, présenté par le comte Louis de Turenne d'Arzac et le comte d'Orger ; — Le comte du Pontavice, présenté par le baron de Mareuil et le vicomte-archevêque Duperré ; — Le comte Bertrand de Mon, présenté par le comte d'Orger et le général marquis d'Espéville.

La Société de l'Etrier a décidé d'organiser, pour le lundi 20 mars prochain, une présentation de chevaux de selle, sans distinction d'âge ni de nationalité.

Ces concours aura lieu, à une heure et demie, dans le manège du Tattersall, 24, rue Beaumont.

Le jury sera composé des membres d'honneur et du comité de la Société de l'Etrier. Il sera perçu un droit d'entrée de cinq francs pour tout cheval inscrit. La liste des inscriptions sera close le samedi 18 mars, à six heures du soir.

Les engagements seront reçus, tous les autres jours, de midi à deux heures, chez M. Alexandre de Luppé, secrétaire de la Société, 49, avenue Victor-Hugo.

MARIAGES

Dans les premiers jours d'avril prochain, on célébrera à Saint-Pierre de Chaillet, le mariage de M. Bernard de Blanprat, lieutenant de vaisseau, avec Mlle Mathilde Bailleul de Littré.

M. Albert Dehné, administrateur colonial à la Côte d'Ivoire, actuellement en congé à Saint-Malo, épousera prochainement la fille aînée du comte de l'Estourbeillon, maire de Porcaro (Morbihan), ancien conseiller général.

A Anzio, près Rome, a été célébré le mariage de M. W. Heinemann avec donna Magda Stuard Sindici, l'auteur de *Via Lucis*, fille de M. Auguste Sindici et de donna Françoise Stuart, cousine du duc de Berwick et d'Albe.

DEUIL

Nous apprenons la mort : — De M. Adrien Loir, doyen honoraire de la Faculté des sciences de Lyon, ancien président de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de cette ville, ancien président de la Société d'agriculture du Rhône, décédé à Paris, à l'âge de 82 ans ; — De Mme veuve Grandmange, née Thirion, belle-mère de M. Koller, agent de change honoraire, décédé à l'âge de 72 ans ; — De M. W. de W. ancien conseiller fédéral, qui fut six fois président de la Confédération helvétique, décédé avant-hier à Berne ; — Du riche banquier André Syngros, décédé hier à Athènes. Ses libéralités en faveur des œuvres d'utilité publique lui avaient valu le nom de « bienfaiteur national ». Le roi et la reine de Grèce se sont rendus chez Mme Syngros pour lui présenter leurs condoléances et pour prier ensuite auprès du corps du défunt ; — De R. P. Rivalin, jésuite, décédé à l'âge de 68 ans. Le défunt, depuis longtemps, s'était dévoué à l'œuvre des Bretons à Paris ; — De M. Louis Thibaut, chef retraité du secrétariat de la direction de la Compagnie d'Orléans, décédé à l'âge de 71 ans ; — De M. Albert Rogé, ancien capitaine au 9^e chasseurs, fils du baron Rogé ; — Du docteur Bernard, maire de Lion d'Angers ; — Du baron de Reuter, fondateur de l'Agence anglaise qui porte son nom, décédé à l'âge de 81 ans, à Nice, où il passait presque tous les hivers ; — De M. de Shanghai, des suites d'une fièvre pernicieuse ; — De M. Cuzon du Rest, sous-lieutenant au 9^e régiment d'infanterie de marine, décédé à l'hôpital d'Anou, des suites d'une fièvre typhoïde.

Ferrari.

LIBRAIRIE DU « FIGARO »

Nos Lecteurs trouveront aux PETITES ANNONCES la Liste des ouvrages les plus intéressants ayant paru cette semaine.

A l'Etranger

NOUVELLES

ITALIE

LES LETTRES DE GRÉANCE DE M. NISARD

Rome, 25 février. — Aujourd'hui M. Nisard devait présenter ses lettres de créance à Léon XIII, mais, pour cause d'indisposition, l'ambassadeur a dû prier le Saint-Père de remettre l'audience à un autre jour.

A l'effet d'éviter un surcroît de fatigue au Pape, ainsi que l'a fait comprendre M. Nisard, les lettres de créance seront présentées en même temps que l'ambassadeur exprimera ses félicitations au Pontife à l'occasion de l'anniversaire de son couronnement, qui tombe le 3 mars. — FELIX II.

VOYAGE D'EXPLORATION DU DUC DES ABRUZZES

Rome, 25 février. — Le voyage d'exploration du duc des Abruzzes au pôle Nord est plus que jamais décidé, et je crois pouvoir dire qu'il pourrait bien avoir lieu plus tôt qu'on ne le pensait d'abord. Les difficultés financières d'un tel voyage étant résolues.

Le Roi met à la disposition de son neveu

un million. De son côté, le duc a contracté un arrangement par lequel il lui est avancé quatre années des revenus de son patrimoine. Durant ce voyage, le duc d'Aoste, son frère, sera son fondé de pouvoirs. — FELIX.

ESPAGNE

ORAGNE DISCUSSION

Madrid, 25 février. — A la Chambre a continué, passionnée, la grande discussion à propos de la dernière guerre.

Le ministre de la guerre et le ministre de la marine ont repoussé les attaques lancées contre leurs administrations respectives.

Le général Montés demanda à MM. Silvela, Gamazo, Salmeron, Moret, Romero Robledo de dire s'ils croient que l'armée a divorcé avec le pays. Il faut que les généraux sachent quel parti prendre. (Vives protestations.)

M. Romero Robledo dit : « C'est une provocation ; nous la repoussons ! » (Une salve d'applaudissements accueille ces paroles.)

Le général Montés veut parler, mais n'y parvient pas.

Les députés militaires apostrophent la majorité.

Le général Montés dit : « Ce n'est pas une provocation. »

M. Romero insiste en disant : « C'est une menace dans le Parlement ! Il ajoute : « Vous provoquez une sédition militaire ! (Nouveaux applaudissements ; braves.)

Le président de la Chambre dit au général Montés de ne pas continuer, car par suite de l'état de la Chambre de graves incidents peuvent se produire, et il n'est pas disposé à les tolérer.

La discussion continuera lundi.

VIENT DE PARAÎTRE

Cent mille exemplaires de la *Vie Illustrée* ont été vendus depuis jeudi. Ce succès s'explique par le haut intérêt et le bon marché du numéro qui est le plus complet et le plus curieux. Le document consacré à la mort du Président Faure, au Congrès de Versailles et à l'élection de M. Loubet (100 illustrations, 30 cent.). La *Vie Illustrée* est en vente partout, et à Paris, 10, rue Saint-Joseph.

Notre Service de Librairie se charge d'envoyer cet ouvrage contre remboursement.

LA CHAMBRE

Samedi 25 février 1899.

LE BUDGET DE L'AGRICULTURE

Enfin, nous voilà revenus au budget. Ce n'est pas sans peine, et c'est sans plaisir. La discussion reprend à l'instant même ces allures de mendicité qui la caractérisent. Il faut croire que tendre la main est un beau geste !

D'abord la sériciculture.

mis de combler cette lacune ; mais alors la chasse aux subventions a recommencé. M. Riou, député des Côtes-du-Nord, a reproché au ministre sa lésinerie.

Ce haut fonctionnaire, complice de la Commission du budget, est très dur, s'il faut en croire M. Riou, sur les indemnités accordées aux cultivateurs pour les pertes de bétail résultant de maladies contagieuses. Poussé dans ses derniers retranchements, fait-il mine de capituler, alors les réclamations tombent sur lui comme une averse. Le charbon, la péripneumonie, la fièvre aphteuse poussent ensemble de longs soupirs auxquels font écho MM. des Rotours, Galpin et Bertrand.

M. des Rotours soutient « que le marché de La Villette reste, malgré toutes les mesures prises, le principal foyer de contagion du bétail français ». M. Prache, député de Paris, défend le marché de La Villette ; mais je crois qu'il a tort, car tous les éleveurs sans exception pensent à la-dessus comme M. des Rotours.

A propos des haras, M. Chauvin a soulevé la question du pari mutuel, ou plutôt il a dénoncé le pari au livre comme survivant, par tolérance, à sa suppression légale. Le ministre a trouvé une jolie phrase pour concilier l'intérêt du budget et celui de la morale : « La loi de 1892 a défendu sur les champs de courses tout autre pari que le pari mutuel. L'argent qui vient du pari mutuel est bien employé et c'est ce qui permet de fermer les yeux sur son origine ! »

A la fin de la séance, tous les sinistres du territoire français, grêles, brûlés, inondés, etc., ont apporté leurs doléances aux pieds du ministre. C'est une procession annuelle que la discussion du budget autorise. Contre tous les fléaux qui menacent l'agriculture, les Sociétés de secours mutuels se sont fondées, et l'Etat les subventionne ; mais les voilà déjà en querelle ! Répartition injuste, inégale, tardive, arbitraire, c'est le grand grief ; et comme elles crient toutes à la fois, on ne sait plus auxquelles entendre.

Pas-Perdus.

Autour des Chambres

M. Déroutelle. — Le discours de M. Méline.

Si M. Déroutelle avait pu se promener hier dans les couloirs de la Chambre, il aurait constaté que ses collègues blâment avec la dernière énergie sa déconscience échauffée, mais ne lui refusent pas une arrière-sympathie.

Ardent, casse-cou, et même plus que casse-cou, ils en tombent aisément d'accord, mais sans colère contre ce Brutus maigre qui ne conspire pas contre César, venu à une époque d'Antoine gras.

Encombrant et tapageur, il les agace plus qu'il ne les irrite. Ils dissertent, sans parvenir à bien comprendre, sur le cas de ce don Quichotte très brave, qui a du sang, s'emballe et se précipite, la lance en arrêt, sur un troupeau de moutons qu'il ne manque jamais de prendre pour l'armée de Pentapoli ou d'Alifanfaron.

On se souvient, on lui en sait gré, de sa conduite pendant la guerre. Au premier bruit de nos désastres, il s'engage dans un bataillon de chasseurs à pied, tombe à Sedan, se relève et, blessé, gagne la Belgique. Lieutenant, décoré, c'est un des jeunes officiers de la nouvelle armée en qui la France met son suprême espoir. Il est de ceux que la défaite ne peut abattre, dont la confiance et le courage ne sont point entamés, même lorsque tout s'écroule ; sa vaillance reste supérieure aux désastres, et son âme héroïque domine la défaite.

Il quitte l'épée pour la lyre : c'est Tyrée, c'est surtout un Béranger encore plus chauvin que l'autre. On chante ses refrains dans les salons, dans les ateliers, au café-concert, dans la rue, dans les casernes.

Bientôt, un troisième Déroutelle se révèle : celui de la Ligue des patriotes, qui enfle la voix, outre le geste, prononce des discours enflammés et sincères, même quand il est permis de les trouver inopportuns et excessifs. Le fracas lui est indispensable, et le panache, et la mise en scène : il joue un rôle, mais avec conviction.

On ne rencontre que lui dans la rue, on ne voit que son portrait aux vitrines des marchands de photographies. Tout en angles, en cartilages, il se drape dans une immense redingote où, à la boutonnière, saigne un large ruban. Sur la barbe en pointe, les moustaches s'alignent en croissant. Le front est large, l'œil, inquiet, semble perpétuellement en quête de moutons à vent à pourfendre, et la lèvre en lame de couteau s'abrite, disparaît derrière un nez énorme qui commence par s'arrondir en bosse pour se terminer en bec d'aigle. Pas banal le moins du monde, il a, posée sur le torse d'un brigand de la Loire, la tête de don Quichotte. Armez-le d'un gourdin, c'est Ratapol.

Ainsi façonné et préparé, il aborde la politique active, où ses qualités mêmes le desservent. La trépidation dans laquelle il vit dérange ses rouages ; il marche comme dans un songe et devient extraordinairement aventureux. Il a cru positivement, il croit toujours à sa mission, et on l'a bien vu lorsqu'il se mit en route pour la Russie, dans l'espoir de conclure à lui tout seul une alliance.

C'est, dirait-on, un présomptueux ; peut-être ! Mais, dans tous les cas, il est sincère. Son imagination l'emporte et il fait songer à ces somnambules qui se promènent tranquillement sur une corniche.

Il a subi, il devait subir des influences. D'abord, il vécut et grandit à l'ombre de Gambetta, ou, si vous préférez, dans sa lumière. Il fut ensuite l'homme d'action du boulangisme, suivit le cheval noir, à la tête de ses ligueurs, et poussa aux opérations violentes, aux aventures hardies. Le soir de la grande élection, il voulut, — c'est, sans doute, chez lui une idée fixe — marcher sur l'Élysée. César hésita. Peut-être entrevit-il, dans une rapide vision, Mazas, la Haute-Cour et le poteau de Roxel.

M. Déroutelle en parut affecté, marqua les distances, et parut vouloir fonder un nouveau boulangisme sans Boulanger. Ce fut la rupture, et, lorsque le général s'avisait que son lieutenant voulait prendre sa place, il envoyait aux journaux une lettre très sèche contre l'usurpateur. A partir de ce moment, ils se saluèrent encore, mais ne se parlèrent plus.

La Ligue des patriotes étant dissoute et le cheval noir fourbu, M. Déroutelle

manifesta l'intention de se recueillir, de se réserver. Le naturel revint au galop, et vous savez dans quelle entreprise il l'a précipité.

« En France, disait M. Alphonse Daudet, nous sommes tous un peu de Tarascon. » M. Déroutelle en est beaucoup, il en est même beaucoup trop.

Toutefois, ces sympathies — qui s'adressent à la personne et plaident, en faveur de M. Déroutelle, les circonstances atténuantes — ne vont point jusqu'à excuser son acte et, dans les couloirs de la Chambre, de nombreux députés réclament, exigent une vaste enquête qui aurait son dénouement au Luxembourg, devant la Haute-Cour assemblée.

Les ministres ne voudraient ni de cette Haute-Cour ni de la Cour d'assises, et M. Lebel, esprit fécond en ressources, pense avoir découvert, dans un paragraphe de la loi de 1894 et dans un alinéa de la circulaire qui en est le complément, le moyen de faire juger MM. Déroutelle et Marcel Habert par un Tribunal correctionnel.

Au milieu de ces discussions, où s'attardent et se délectent les juristes, devant ce qui subsiste du groupe progressiste, un discours dont le seul tort est d'être un peu long. Il remplirait trois colonnes de notre journal, ce qui nous oblige à n'en offrir qu'un résumé à nos lecteurs. On y trouve de la sagesse : il est payé de bonnes intentions.

M. Méline, dont la clairvoyance n'est contestée par personne, a découvert que « le pays est, depuis quelque temps, en proie à un malaise indéfinissable et persistant ». Il en recherche les causes, les découvre et les énumère.

« Ce qui inquiète d'abord le pays, déclare M. Méline, c'est qu'il ne voit plus où on le mène, puisqu'il ne sait plus où va le gouvernement, ni où il s'arrêtera sur la pente qui l'entraîne... Il n'y a plus de majorité... Le pouvoir législatif est en proie à une impuissance plus que le pouvoir exécutif... Le travail parlementaire est remplacé par la lutte violente et stérile des partis. »

Ayant tracé, de la situation, ce tableau nullement poussé au noir, M. Méline félicite ses amis et se félicite lui-même de n'y être pour rien. Le désarroi gouvernemental et parlementaire les afflige, sans doute ; mais ils n'en sont pas responsables. Ils restent, « au milieu de la Chambre, comme le seul point fixe autour duquel on puisse grouper et rallier une majorité de gouvernement. »

Brochant sur le tout, l'affaire contribue efficacement à s'entre-déchirer, elle opère les rapprochements les plus imprévus, les plus dangereux pour l'avenir. Là encore, le parti progressiste est saisi de reproche, s'il n'est pas sans peur. Il a « le respect de la magistrature, qui s'impose comme celui de l'armée » ; il s'aligne devant la décision qui sera rendue, à la seule condition « qu'elle soit d'une impartialité absolue, qui satisfasse toutes les consciences, et qu'elle soit aussi prompte que possible. »

Le mal est grand. Il n'est pas incurable. Le remède existe. M. Méline le connaît et rédige cette ordonnance : « Réformer nos mœurs et le règlement. »

C'est simple. Mais, comme le dit la bonne femme : « Les remèdes les plus simples sont, d'ailleurs, les plus meilleurs. »

Paul Bosq.

NOTES D'UN PARISIEN

On a raison de dire que les morts vont vite, et que ce qui les rappelle est tout aussi vite oublié. On a vendu hier, aux enchères publiques, le cinématographe qui causa l'incendie du Bazar de la Charité. Comment ce dernier vestige du drame était-il encore au dépôt du Mobilier national ? Par quelles formalités administratives se trouvait-il depuis si longtemps consignés ? On ne sait. Ce qui est sûr, c'est que l'administration s'était enfin résolue à s'en débarrasser.

La vente avait été annoncée dans les règles, et il semblait que ce souvenir tragique dût attirer la bien des personnes. L'« objet », comme disent les catalogues, avait été exposé, selon l'usage. Il était resté tel qu'on le retira des décombres. Ce n'était pas, bien entendu, un cinématographe comme on en voit chez les marchands. Il était même en fort mauvais état. Sa valeur n'en était que plus grande, car il rappelait ainsi de façon saisissante la journée sinistre, déjà bien lointaine !

Les enchères n'ont pas été très disputées, et le cinématographe s'est vendu vingt francs. L'acquéreur s'est donc vu quelque marchand de bric-à-brac, qui essaiera de le réparer et de s'en servir encore. N'aurait-on pas parlé d'élever un monument aux victimes ? Toutes ces reliques y auraient trouvé leur place. Ou bien, alors, puisque l'administration était décidée à les vendre, elle aurait dû le faire le lendemain de la catastrophe : on aurait au moins couru la chance de rencontrer le riche Anglais à l'affût de tout ce qui rappelle un événement quelconque. Il aurait payé très cher le cinématographe et, sans y regarder de trop près, l'on aurait pu mettre cela sur le compte de la piété publique...

E.

CHRONIQUE IMMOBILIÈRE

Parmi les quelques adjudications de mai dernier, à la Chambre des notaires, une maison, rue Rodier, à l'angle de l'avenue Trudaine, a été particulièrement favorisée par les enchères. Mise à prix 50,000 francs, cette maison a été adjugée par M. Cottenet pour 420,000 francs.

Une autre maison, rue du Temple, s'est vendue 300,000 francs à 384,000 francs, et une autre maison, rue de Charenton, a été vendue avec une plus-value de 28,500 francs sur une mise à prix de 95,000 francs. Bien que sans grande importance, la plupart des autres lots mis en adjudication ont trouvé acquiescence avec plusieurs enchères.

On peut espérer, par ce résultat, que les trente-neuf lots qui composent le tableau des adjudications de mardi prochain, et dont la valeur de l'ensemble des mises à prix atteint près de cinq millions et demi, trouveront la même faveur des acheteurs. Ce serait un indice que ceux-ci comprennent que leur intérêt est de réserver aux valeurs immobilières le placement de la plus grande partie de leurs capitaux.

Les deux audiences des criées de la semaine prochaine, au Palais de justice, comportent également trente-neuf lots, dont l'ensemble des mises à prix s'élève à près de trois millions. Les lots les plus importants

sont, une maison, rue des Archives, mise à prix : 600,000 francs ; une maison, rue Aubert, mise à prix : 450,000 francs ; une autre, rue Saint-Honoré, 300,000 francs, et cinq autres immeubles, à Paris, offerts de 200,000 francs à 400,000 francs.

Pour l'audience des criées de jeudi prochain, nous ne voyons aucun lot important à signaler.

Le court résumé qui précède montre aux amateurs que les occasions peuvent aisément se rencontrer, la semaine prochaine, aussi bien au Palais de justice que place du Châtelet.

Cette perspective ne doit cependant pas faire oublier les occasions certaines que réserve la disparition prochaine du vieux passage du Saumon, dont nous avons parlé dans notre dernière chronique. Nous avons dit, lundi dernier, que ce vieux passage, oublié aujourd'hui, allait très prochainement disparaître et qu'une voie nouvelle allait être ouverte sur son emplacement.

Le projet, dont la réalisation n'est plus qu'une question de jours, aura, comme nous l'avons dit, l'avantage de faciliter considérablement le mouvement des affaires dans ce quartier, intermédiaire entre le Sentier et les Halles centrales, d'une part, la Bourse de commerce, le Louvre, l'Hôtel des Postes et le boulevard Sébastopol, d'autre part.

Aussi, répondant à peu près aux mêmes nécessités que la rue Réaumur, sa voisine, il n'est pas douteux que la rue projetée soit appelée au même succès, et cela d'autant plus que le prix des terrains est beaucoup moins élevé que dans cette première rue.

Mais, n'anticipons pas et bornons-nous, d'abord, à ce que nous l'avons promis dans notre dernière chronique, à donner quelques indications sur les dispositions du plan de lotissement que la réduction que nous avons publiée, et que nous reproduisons aujourd'hui, ne permet pas d'apprécier d'une façon suffisante.

La nouvelle voie, de la rue Montmartre à la rue Montorgueil, s'étendra sur une longueur moyenne de 477 mètres, avec une largeur constante de 12 mètres.

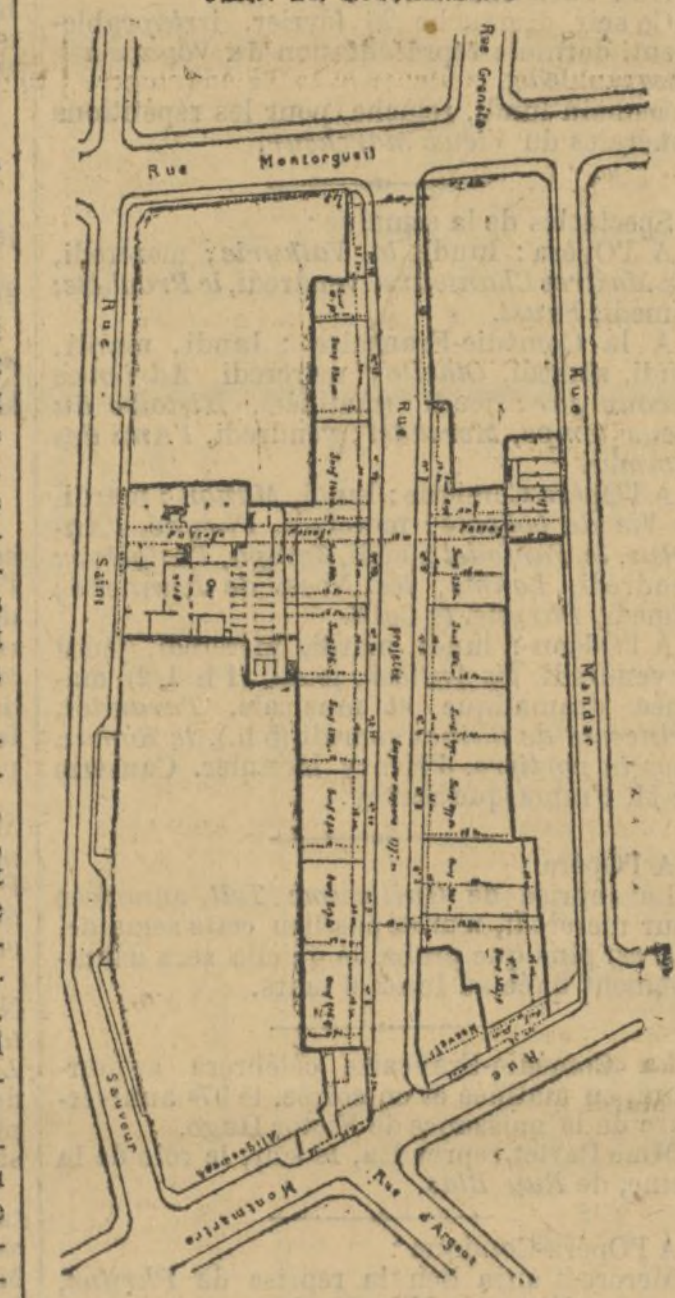
L'ensemble du plan de lotissement comprend seize lots possédant des surfaces, généralement rectangulaires, variant de 166 mètres 50 à 383 mètres 75 et présentant des façades de 45 mètres à 25 mètres 50, avec des profondeurs de 41 mètres à 24 mètres 50.

Toutes les largeurs du fond ont les mêmes dimensions que les façades correspondantes.

Du reste, pour que nos lecteurs puissent se rendre un compte bien exact de la disposition des différents lots, nous croyons utile d'indiquer, avec la réduction du plan général, toutes les dimensions de chacun d'eux, en partant de la rue Montmartre. Les sept premiers lots désignés sont situés en bordure du côté droit de la nouvelle rue, et les neuf autres en bordure du côté gauche et jusqu'à l'angle de la rue Montorgueil.

N°	FAÇADES	PROFONDEURS	SURFACES
1. (R. Montmartre : 14 mètres)	7 mètres 50	24 mètres 50	383 mètres 75
2. 15 — — — — —	15 — — — — —	16 — — — — —	240 — — — — —
3. 15 — — — — —	15 — — — — —	16 — — — — —	240 — — — — —
4. 15 — — — — —	15 — — — — —	16 — — — — —	240 — — — — —
5. 15 — — — — —	15 — — — — —	16 — — — — —	240 — — — — —
6. 15 — — — — —	15 — — — — —	16 — — — — —	240 — — — — —
7. 23 — — — — —	15 — — — — —	16 — — — — —	240 — — — — —
8. 18 — — — — —	15 — — — — —	16 — — — — —	240 — — — — —
9. 18 — — — — —	15 — — — — —	16 — — — — —	240 — — — — —
10. 18 — — — — —	15 — — — — —	16 — — — — —	240 — — — — —
11. 18 — — — — —	15 — — — — —	16 — — — — —	240 — — — — —
12. 18 — — — — —	15 — — — — —	16 — — — — —	240 — — — — —
13. 18 — — — — —	15 — — — — —	16 — — — — —	240 — — — — —
14. 20 — — — — —	15 — — — — —	16 — — — — —	240 — — — — —
15. 20 — — — — —	15 — — — — —	16 — — — — —	240 — — — — —
16. 25 — — — — —	15 — — — — —	16 — — — — —	240 — — — — —

PLAN DE LOTISSEMENT



Il est donc certain, par les indications qui précèdent, que les excellentes proportions dans les dimensions des différents lots, jointes à la très grande régularité de leur surface se prêtent admirablement à la construction de maisons de rapport modernes, appropriées aux besoins de l'important commerce de ce quartier. C'est, en outre, un avantage très appréciable, que ne possédaient pas beaucoup de terrains de la rue Réaumur, dont certains même offraient des surfaces très défectueuses.

A l'intérêt que présentent ces considérations, il est encore utile d'ajouter la certitude des lots.

Les conditions de vente étant très avantageuses et bien inférieures à la moyenne des prix dans la rue Réaumur, c'est donc une raison pour que le prix de revient des immeubles à bâtir soit moins élevé et assure ainsi les propriétaires d'un taux de revenu plus rémunérateur, tout en leur permettant de fixer le prix des loyers à un chiffre normal. Il est donc très présumable que, dans ces conditions, de nombreuses maisons de commerce des rues d'Aboukir et du Mail s'empresseront de profiter de ces avantages. C'est une question, du reste, sur laquelle nous reviendrons prochainement, mais il nous semble que, des renseignements que nous aurons publiés, il est grand intérêt à profiter des bonnes dispositions du propriétaire pour acquiescer à l'amiable tous les lots à vendre, et s'assurer le choix de l'emplacement.

Une visite chez M. Dupuy, notaire, 32, rue des Mathurins, démontrera, du reste, le bien fondé du conseil que nous donnons.

Nous sommes encore obligé de renvoyer à dimanche prochain la publication, que nous pensions faire aujourd'hui, de plusieurs propositions d'achat et de vente de propriétés d'agrément. La liste n'en sera que plus longue. Malgré cela, cependant, nos lecteurs ne doivent pas hésiter à nous demander les renseignements concernant ces propositions, et à cet effet, nous nous tiendrons à leur disposition lundi, mercredi et vendredi, de 4 à 5 heures, au Figaro.

Communiquons, toutefois, une demande d'urgence.

On achèterait un petit domaine de 15 hectares.

On a célébré à Paris 363 mariages et enregistré la naissance de 1,294 enfants vivants, 662 garçons et 632 filles.

* Un ouvrier gainer, Albert César, âgé de quarante ans, a tenté, hier matin, de se suicider chez lui, rue Saint-Maur, 54, en se coupant la gorge avec un rasoir. Il a été transporté mourant à l'hôpital Saint-Louis.

Pierre de Taille.

J. de P.

MÉMENTO FONCIER

A louer le 2 mars, à 3 heures, étude de M. d'Hardivillier, notaire, à Paris. — Une belle chasse, sur Domaine des Boulayes, près Grets et Tournan, 420 hectares bois et plaines.

P. de T.

LA SOMATOSE

On se soumet toujours difficilement à un régime, quel qu'il soit, parce qu'il entraîne des modifications dans nos habitudes.

Outres ses vertus reconstituantes universellement reconnues, la Somatose a le gros avantage de se trouver dans toutes les pharmacies, d'être facile à transporter et de se prendre dans tous les breuvages usuels, eau, café, lait, bouillon, chocolat, bref, dans toutes les boissons non fermentées.

A L'HOTEL DE VILLE

La réouverture du Conseil municipal est fixée au mercredi 1^{er} mars. C'est ce soir-là que sera élu le successeur du docteur Navarre, qui sera, selon toute vraisemblance, M. Lucipia.

En attendant, le bureau du Conseil général a reçu, hier, les maires et adjoints des communes de l'arrondissement de Saint-Denis.

MM. de Selves, préfet de la Seine, Bruman, secrétaire général, les sénateurs Barodet, Ranc et Bassinet entouraient M. Thuillier, président du Conseil général.

M. Blanc, préfet de police, s'était fait excuser pour ne pas assister au Conseil général. M. Thuillier, en un discours très applaudi, a fait valoir l'avantage de ces réceptions où tous les représentants des communes et du département apprennent à se connaître.

Un lunch, où les toasts n'ont pas été ménagés, a terminé la petite cérémonie.

Henri Hamoules.

Nouvelles Diverses

LA VENGEANCE D'UNE DÉTRACQUEUR

Mlle Antoinette D., connue dans le monde dramatique sous le nom de Régine..., était délaissée, ces jours derniers, par son amant qui s'était épris des charmes de Mlle X..., une amie intime de sa maîtresse.

Mlle D., n'ayant pu obtenir de son volage ami qu'il revînt à des sentiments meilleurs à son égard, résolut de se venger de sa rivale. Celle-ci s'étant plainte, à plusieurs reprises, d'un peu d'obésité, Antoinette lui offrit des cachets ayant, prétendit-elle, la faculté de faire maigrir. Elle avait trouvé moyen d'introduire dans ces cachets de petits hameçons et des morceaux de ferblanc découpé.

Mlle X..., délicate, rompit un des cachets que lui avait donnés son amie et, après en avoir constaté le contenu, porta plainte contre elle.

Et voilà pourquoi, avant-hier, Mlle Antoinette D. a été arrêtée par le chef de la Sûreté et mise à la disposition de M. de Cosnac, juge d'instruction. Mais ce magistrat l'ayant interrogée, hier, s'est aperçu que la pauvre fille ne semblait pas jouir de la plénitude de sa raison et il a décidé de la soumettre à un examen de médecins aliénistes.

AUDACIEUX ESCROC

La police recherche actuellement un individu qui, se faisant appeler de Mauptertuis, la boutonnière de sa redingote ornée d'une rosette multicolore et se donnant comme ancien lieutenant d'infanterie de marine, a commis de nombreuses escroqueries.

Cet individu, dont le nom et la qualité sont faux, a trouvé le moyen d'intéresser à son sort, qu'il a dépeint sous les couleurs les plus sombres, plusieurs officiers retraités auxquels il a présenté des lettres de leurs amis, fausses également, le recommandant chaudement. Cet escroc a recueilli, de la sorte, des aumônes importantes.

On croit, au service de la Sûreté, que le pseudo de Mauptertuis est un évadé de la Nouvelle-Calédonie. Grâce au signalement très complet qu'on possède de lui, il ne tardera pas à être arrêté.

ACCIDENT DE CHEVAL

Le capitaine Weiss, commandant les brigades de gendarmerie de l'arrondissement de Saint-Denis, a été à cheval, samedi dernier, d'une inspection dans les communes de sa circonscription. Sur la route d'Epigny à Saint-Denis, le cheval butta et le capitaine fut désarçonné. Dans sa chute, il s'est cassé la clavicule droite.

Ramené à Saint-Denis par des passants témoins de l'accident, M. Weiss a reçu les soins du docteur Lerot des Batelles. Son état est aussi satisfaisant que possible.

LE FEU

Depuis quelque temps, à jour et à heure fixes, le dimanche soir, de nombreux incendies éclatent à Rueil (Seine-et-Oise). Malgré la surveillance de la gendarmerie, malgré l'envoi sur place d'agents de la Sûreté, il a été impossible jusqu'à présent de surprendre le ou les malfaiteurs.

On se croit en présence d'un monomane.

La population de Rueil est vivement et justement alarmée. Chacun est armé et veille sur sa propriété.

M. Louis Gérard, âgé de cinquante-six ans, demeurant boulevard Rochechouart, 10, fut tué par accident, le 16 de ce mois, le feu à son costume de nuit. M. Gérard, marié, se précipita dans l'escalier de la maison, appelant à son secours. Des voisins accoururent et le malheureux fut conduit dans une pharmacie voisine, où les premiers soins lui furent donnés. Mais son état était si grave qu'il fallut le transporter à Lariboisière où il vient de succomber aux suites de ses multiples brûlures.

Une des locataires du premier étage, Mlle Larue, âgée de vingt-deux ans, modeste, en proie à une panique folle, en entendant crier : « Au feu ! », a sauté par la fenêtre sur le trottoir et s'est assise gravement blessée au bras droit. Des soins lui ont été donnés par un médecin appelé par M. Daltroff, commissaire de police.

Jean de Paris.

Mémento. — Le service de statistique municipale a compté, pendant la septième semaine, 983 décès, chiffre inférieur à la moyenne de la saison, 1,083.

On a célébré à Paris 363 mariages et enregistré la naissance de 1,294 enfants vivants, 662 garçons et 632 filles.

* Un ouvrier gainer, Albert César, âgé de quarante ans, a tenté, hier matin, de se suicider chez lui, rue Saint-Maur, 54, en se coupant la gorge avec un rasoir. Il a été transporté mourant à l'hôpital Saint-Louis.

Pierre de Taille.

J. de P.

Informations

Au Luxembourg. — M. le Président de la République a reçu hier après midi les membres du Comité de l'Association nationale républicaine, qui lui ont été présentés par M. Audifred, député, président de l'Association ; le prince de Monaco et plusieurs sénateurs et députés.

Marine. — Le capitaine de frégate Amelot est nommé au commandement du croiseur *Nielly*, destiné à faire partie de la division navale de l'Océan Indien.

Capitaine de vaisseau, le capitaine de frégate Basmie ; Capitaine de frégate, le lieutenant de vaisseau Jan-Kerguel.

Dans les ministères. — Le ministre des travaux publics a accepté la présidence d'honneur du Comité du monument de François de Neufchâteau.

Le préfet du Nord, le maire de Lille, ainsi que les représentants du département sont venus inviter le ministre de l'agriculture à présider les fêtes d'inauguration du monument élevé à Pasteur et de l'Institut Pasteur de Lille, le 9 avril, avec le ministre des colonies, député du département.

M. Viger a accepté cette invitation.

Académie de médecine. — Encore l'appendicite, toujours l'appendicite, partout l'appendicite ! à l'Académie comme à la Société de chirurgie. Là et là, le mouvement en faveur des idées du professeur Dieulafoy s'accroît. Ces idées, on le sait, sont pour l'intervention opératoire aussi prompte que possible. Seul, ou à peu près, le docteur Ferrand a pris la défense du traitement médical, par l'opium, les purgatifs et la révulsion cutanée ; il a su trouver des accents d'écouter, mais l'avis du plus grand nombre paraît être que M. Dieulafoy a bien mérité de la chirurgie et des malades.

M. Brunon, de Rouen, a tracé un tableau saisissant de l'alcoolisme en Normandie, de l'alcoolisme des femmes, en particulier.

M. Hartmann et le docteur Sappat ont communiqué leurs statistiques d'opérations sur l'estomac ; MM. Hayem et Lenoir ont fait voir de fort belles épreuves radiographiques obtenues en quelques secondes de pose.

Enfin, M. le professeur Landouzy, avec son éloquence à la fois si personnelle, si littéraire et si chaude, a rendu compte de son voyage à Saint-Petersbourg, où il est allé représenter l'Académie de médecine aux belles fêtes du centenaire de l'Académie impériale de médecine militaire russe.

Parmi les ouvrages déposés sur le bureau de l'Académie, signalons un très pratique et très bon ouvrage, *l'Introduction à l'étude de la Médecine*, du docteur H. Roger, agrégé à la Faculté de médecine des hôpitaux. Accessible aux débutants, voire aux personnes qui n'ont aucune éducation technique, ce livre de définitions précises et de rudiment comble une lacune de la littérature médicale.

A signaler encore l'ouvrage du docteur Chiquet, sur *le Traitement des phlegmes* dans les stations balnéaires de notre littoral méditerranéen, et le *Régime* du docteur Paul Triair.

Syndicat central des Agriculteurs de France. — L'Assemblée générale du Syndicat central s'est tenue hier à l'hôtel de la Société des Agriculteurs de France.

Dans un rapport très substantiel, le président, M. Weiche, a exposé la situation de plus en plus prospère de l'association, à laquelle des adhésions chaque jour plus nombreuses viennent témoigner la confiance du monde agricole.

L'Assemblée a accueilli avec une faveur marquée l'exposé des créations diverses que le Syndicat a faites en ces dernières années : un Comité de jurisconsultes, d'une compétence spéciale, fournit gratuitement aux adhérents des consultations écrites sur tous les points de droit rural qu'ils ont à lui soumettre ; une Commission scientifique composée des savants les plus éminents et présidée par M. Dehérain, membre de l'Académie des sciences, donne des avis autorisés sur les questions d'ordre purement scientifique ; enfin, le Syndicat central, dans le but de déterminer les meilleurs fertilisants à employer, entreprend des enquêtes, fait procéder par des agriculteurs appartenant aux régions les plus diverses à des expériences dont il assume tous les frais.

Le Sauvetage de l'Enfance. — Au ministère de l'Instruction publique, le 1^{er} mars, de 2 heures à 6 h. 1/2, et le 2 mars, de 2 heures à 10 heures du soir, aura lieu une vente au profit du Sauvetage de l'Enfance, sous la présidence de Mme Jules Simon.

Mmes Georges Leygues et Jules Siegfried seront au nombre des vendeuses pour cette œuvre de haute moralité que fonda Jules Simon et que son nom patronne toujours.

A propos de l'élection présidentielle. — S'il y a des hommes d'élection, il y a des eaux de prédilection. Et au nombre de celles-là, au premier rang, il faut placer l'eau de la Source Cachat, souveraine dans le traitement des maladies de l'estomac. Dépôt d'Evian-les-Bains, 18, rue Favart.

Exiger le nom de la Source Cachat en rouge sur l'étiquette Ch.-A. Besson, directeur.

Figaro à la Bourse

Samedi 25 février.

On est calme, ce qui n'est point fait pour surprendre, étant donné que nous sommes généralement de ne pas s'emballer. Mais on est tout aussi, ce qui étonne un peu ; car on sait que les tendances sont plutôt bonnes. Mais réfléchissez un peu. La liquidation de la fin du mois commence lundi, et on aime autant alléger ses positions sans attendre à la dernière minute. Voilà pourquoi on a été faible. En dehors de cela, rien. La séance, au point de vue des échanges qu'on point de vue des nouvelles ou des potins, est d'une nullité absolue.

Le 3 0/0 finit à 102 90 au lieu de 102 85, le 4 1/2 0/0 à 103 05 au lieu de 103 85. Au comptant, diminutions de 7 et de 15 centimes. Tout cela obtenu après des variations tout à fait insignifiantes.

L'Italien perd 10 centimes à 96 05 après 96 20, le Portugal 5 centimes à 26 85, les 3

L'infailibilité est sortie triomphante de cette épreuve judiciaire.

Mlle Gastier avait déboulé et condamné aux dépens de sa téméraire instance.

Albert Bataille.

TÉLÉGRAMMES ET CORRESPONDANCES

Du 25 Février

Le Havre. — Le steamer transatlantique la *Champagne*, a quitté notre port ce matin, à destination de New-York, ayant à son bord M. Jules Cambon, ambassadeur de France à Washington.

Evêque et préfet

Montpellier. — L'incident survenu entre l'évêque et le préfet, au sujet de la lettre par laquelle Mgr de Cabrières invitait les autorités à la cérémonie funèbre de jeudi, « après avoir pris l'avis du général Faure Biguet », occupe encore la presse et l'opinion. M. Vincent, préfet de l'Hérault, n'a pas voulu rester sous le coup de la lettre épiscopale protestant, avec une extrême douceur, contre la brutalité de son langage et l'injustice de ses accusations. Il a donc fait publier, par le *Petit Méridional*, toutes les lettres adressées à l'évêque par le général en chef, le premier président et le maire, pour s'associer à la manière de voir du préfet.

A son tour, Mgr de Cabrières vient de publier tous les documents, dans une lettre au clergé du diocèse. Après avoir lu cette brochure de quinze pages, on ne peut douter que l'évêque n'a eu aucune arrière-pensée. Si Mgr de Cabrières a mentionné seulement, dans sa lettre d'invitation, l'avis du général en chef, c'est parce qu'il n'avait vu que ce dernier, le préfet ne s'étant pas trouvé à la préfecture quand l'évêque s'y était rendu. En outre, la cérémonie du 25 février était non « demandée » par l'autorité civile, mais « offerte » par l'autorité religieuse, l'évêque pouvait se dispenser de prendre l'avis du préfet.

En somme, beaucoup de bruit pour rien, et M. Vincent eût sagement agi en n'essayant pas de donner des leçons de courtoisie ou de style à l'évêque de Montpellier.

Abordage en mer

Alger. — Le vapeur français *Malvina*, de la Compagnie transatlantique, venant de Saint-Louis-du-Rhône avec un chargement de ciment, a été abordé ce matin, à trois heures et demie, en vue du port, par le vapeur anglais *Thornhill*, de la Compagnie Sanderson, venant de New-York et allant à Yokohama. Après avoir eu un abordage, le *Malvina* a été abordé à son tour par le *Thornhill*, qui a été abordé à son tour par le *Malvina*, causant au navire français de graves avaries. L'eau envahissant rapidement la cale, l'ordre fut donné de marcher en avant à toute vitesse et de faire fonctionner les pompes d'épuisement. Le *Malvina* put alors franchir la passe, mais, tandis qu'elle évoluait pour prendre son mouillage, l'arrière s'engouffra subitement dans l'eau et le navire s'échoua sur les rocs du bassin de l'Amirauté, où il est demeuré toute la journée dans la même position inclinée. Les remorqueurs présents ont immédiatement porté secours à la *Malvina* qu'on ne désespère pas de renflouer.

Quant au navire abordeur, très légèrement atteint, il a été l'ancré hors du port.

L'enquête n'a pu encore établir les responsabilités de cet abordage qui s'est produit assez singulièrement, par une nuit très claire.

Service solennel à la mémoire de M. Félix Faure

Berne. — Jeudi matin, à 14 heures, en l'église catholique de la Trinité, à Berne, un service funèbre solennel, organisé par les soins de l'ambassade de France, a été célébré à la mémoire de Félix Faure.

L'église était tendue de draperies auxquel les se mêlaient les couleurs françaises. Devant le chœur était dressé un grand catafalque entouré de fleurs et de cierges et recouvert du pavillon national. Il portait trois belles couronnes offertes par l'ambassadeur de France et la comtesse de Monthon, par le personnel de l'ambassade et par la Société française de bienfaisance de Berne.

L'ambassadeur, entouré de ses secrétaires, de l'attaché militaire colonel du Morizet, et des conseillers généraux de France en Suisse, recevait. L'absoute a été donnée par Mgr Haas, évêque de Bâle.

Assistaient au service : le président de la Confédération, le Conseil fédéral, le corps diplomatique au complet, le corps consulaire étranger, le Tribunal fédéral de Lausanne, les autorités cantonales et municipales de Berne ; plusieurs officiers de l'armée suisse, qui, ayant eu l'honneur d'être présentés à M. Félix Faure, au cours de nos manœuvres avaient tenu à lui rendre ce suprême hommage. On remarquait dans l'assistance le comte Fé d'Ostiani, ancien ministre d'Italie auprès de la Confédération et beau-père du comte de Monthon.

Les Filles de la Charité avaient, de leur côté, envoyé un groupe de leur congrégation, auquel une place était réservée auprès du catafalque.

Une affluence considérable remplissait l'église et l'on peut évaluer à 45 ou 1,800 environ le nombre des personnes qui ont tenu à apporter à la France et à son représentant le témoignage de leur respect et de leur sympathie.

Des cérémonies ayant le même objet ont été célébrées à Bâle et à Fribourg. Un service solennel a eu lieu ce matin à Genève.

Argus.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer à demain la suite du roman de M. Georges Grison : **LE FILS DE LUSOTTE.**

LES THÉÂTRES

Vauclaville : Le *Lys rouge*, comédie en cinq actes, de M. Anatole France.

Le grand talent de M. Anatole France a fait, d'abord, un événement littéraire considérable de son début au théâtre. Celui-ci attire inévitablement les romanciers, tout au moins les psychologues que les romans d'aventures. M. Anatole France ne pouvait échapper à cette attraction. Je ne crois pas qu'il ait s'en repentir ; et, pour ma part, j'ai goûté un plaisir extrême, prenant bien mon parti de certaines faiblesses techniques de l'œuvre, sur lesquelles je m'expliquerais, à entendre parler sur la scène une langue pure et exquise, à y trouver les émotions et les subtilités de l'amour exprimées de la façon la plus juste ou la plus charmante.

Je prends le sujet du *Lys rouge* tel que je le trouve à la scène, ayant pour règle, lorsqu'une comédie ou un drame sont tirés d'un roman, d'oublier celui-ci. Thérèse, jeune femme mariée à un politicien du Parlement en passe de devenir ministre, Martin Bellemé, un amant. C'est Le Mesnil, mondain aimable, jol homme, bien élevé, correct, et d'ailleurs suffisamment amoureux. Le mari, Bellemé, beaucoup plus âgé que Thérèse,

absorbé par la politique, ne comptant pas, celle-ci a contracté avec Le Mesnil ce qu'on pourrait appeler une liaison de convenance. Mais cette chaîne, au début de la comédie, lui pèse déjà, ou, pour dire mieux, cette liaison ne remplit plus assez sa vie, ne satisfait plus ses aspirations. Elle a un amant comme tout le monde, et la soi-disant venue, ainsi qu'à bien des femmes, de connaître quelque chose qui ne soit pas « comme tout le monde ». Aussi, quand on lui présente le sculpteur Déchambre, éprouve-t-elle ce « coup de foudre » auquel, quoi qu'on en pense d'ordinaire, les cœurs un peu las sont bien mieux préparés que les jeunes cœurs. Et c'est avec une joie à peine dissimulée que, devant aller passer le printemps à Florence, dans la villa de son amie miss Bell, elle apprend que le sculpteur s'y rendra lui-même. Et, déjà, nous l'avons vu rompre à demi avec Le Mesnil, en une scène qui est un chef-d'œuvre d'observation et où, comme la plupart des femmes, elle ment en disant la vérité et dit la vérité en mentant !

Le second acte nous conduit donc à Fiesole, aux portes de Florence. Ici, je demanderais presque à être excusé pour cause de suspicion légitime... Car le décor nous montre une terrasse de villa, d'où l'on découvre, avec les élégantes architectures toscannes, les collines molles et parfumées ; et cette terrasse, elle est semblable à celle du vieux couvent que j'avais loupé, dans ce pays enchanté de Fiesole, et où j'ai passé les heures les plus douces de ma vie. Entre ceux qui ont le sens de l'Italie, de l'Italie intime, pénétrée, en sa vie et ses souvenirs, par un long séjour, il y a des communautés délicieuses d'émotions qui emportent tout en leur charme... Cependant, je crois être juste en disant que cet acte, où l'amour de Déchambre et de Thérèse s'affirme, s'avoue et se couronne par une possession librement et noblement consentie, est un des plus jolis actes d'amour que j'aie vu au théâtre, plein de délicatesses et de passion à la fois et terminé par l'éternel et divin duo de Roméo et de Juliette, à ceci près qu'ici l'amour est, en réalité, la rare et périlleuse rencontre d'un réciproque idéal.

Je dis « périlleuse », car ces amours où l'imagination et la tendresse s'exaltent plus encore que le désir, sont à la fois les amours les plus profondes et les plus fragiles. Ces amours meurent au premier contact avec les réalités de la vie, avec la triste découverte des faiblesses que la raison pardonne, que le cœur excuse, que la jalousie ne peut oublier. Thérèse, mal-à-lui par, n'a pas absolument caché à Déchambre qu'elle eût une liaison avec lui. Mais l'aveu a pu passer pour une dernière défense de la femme ; il est resté imprégné et les amants n'y sont pas revenus. Or, voici que ce passé se présente à Thérèse, sous une forme vivante, par la réapparition de Le Mesnil. Elle l'avait oublié. Elle ne répondait plus à ses lettres. Mais — c'est la péripétie du troisième acte — il se trouve que, dans ce monde-là, il y a une âme de passionné. Cette passion n'est pas celle que Thérèse connaît et partage avec Déchambre. Elle ne lui ment pas quand elle lui dira ce mot, terrible et si vrai pourtant que nous disent les femmes, qu'il s'agit des amours passés ou des faiblesses du présent : « Ce n'est pas la même chose ! » Mais, néanmoins, il vient, à Fiesole, retrouver Thérèse, supplier et menacer, parler de sa douleur ou de ses droits, prêt au pardon derrière qui, cachée, la vengeance est toujours accroupie au fond des cœurs jaloux. Non que Le Mesnil soit un grand amoureux, de ceux qui se plaisent au sacrifice et savourent les joies de la douleur. Il m'a paru que c'était plutôt un possédé et qu'ici la passion charnelle s'oppose à une passion plus haute. Quoi qu'il en soit, Déchambre a vu venir Le Mesnil. La folie inéluctable et toute-puissante de la jalousie rétrospective, de la jalousie dont Larocheffoucauld disait qu'elle tue l'homme et lui survit, est entrée en son âme. Ils étaient trop heureux, ces amants ! Et Thérèse a beau reprendre Déchambre par sa tendresse, elle a beau user de toutes les ressources de la politique du cœur, c'est l'âme inquiète que le sculpteur rentre avec elle dans Paris et reprend la vie mondaine. Elle a eu tort de quitter l'ineffable paradis de Fiesole. Elle le sent. Et pour en fixer le souvenir, elle porte à son corsage le lys rouge, les armes de Florence, la fleur symbolique de la pureté qui saigne des blessures de la vie...

Le quatrième acte est celui que j'aime le moins. Et, puisque j'y suis, je m'explique tout de suite sur ce que j'ai appelé les faiblesses de l'œuvre. En somme, il n'y en a qu'une, celle-ci : que M. Anatole France, craignant peut-être quelque monotonie pour une action à trois personnages, toute de psychologie passionnée, analogue, quoique non semblable, à celle de *Diane de Lys* ou de *La Douleur*, a voulu rompre cette monotonie par une action mouvementée, par un tableau pittoresque où s'agitent de nombreux personnages. Concession au goût du public, à l'esthétique acceptée du théâtre, que je ne tiens pas pour nécessaire ici. Il nous conduit donc à l'Opéra, sur la scène, le rideau baissé, et il place Thérèse dans la loge derrière le rideau. Là, il nous raconte que Bellemé est nommé ministre. Il multiplie les fantoches parlementaires, s'agitant un jour de crise. Il met à nu l'ardeur de leurs ambitions, l'incertitude de leurs convictions et la médiocrité de leurs pauvres cervelles. Il nous montre un général acceptant un portefeuille au milieu des petits rats de l'Opéra, qui parlent politique à leur façon. Certes, la satire est souvent haute et fine, une fois ou deux un peu facile. Mais l'œuvre n'est pas là. Est-il nécessaire qu'il arrive quelque chose dans les *Liaisons dangereuses*, dans *Adolphe* ou dans *Fanny* ? En admettant même que M. Anatole France ait eu tout à fait tort de cet air difficile et particulier de faire mourir, entrer, sortir, dix ou quinze personnages sur la scène, notre esprit est ailleurs. Il nous a pris. Nous voulons savoir si Thérèse et Déchambre, si les amants devenus chers à notre tendresse, seront heureux. Et l'intérêt véritable reprend pour nous quand Le Mesnil, brave avec les hommes, lâche avec les femmes — trait fréquent chez les mondains — compromet Thérèse en lui demandant, de telle façon que le sculpteur l'entende, de revenir dans la garçonnière qui fut jadis le nid de leurs amours.

La passion, car la pièce n'est autre

chose qu'une douloureuse aventure du cœur, reprend ses droits au dernier acte, d'émotion profonde. Déchambre a quitté l'Opéra, sans explication possible avec Thérèse. A la première heure, celle-ci se rend à son atelier. Le sculpteur n'est pas rentré. Mais elle y trouve le modèle, une petite « trois francs l'heure », et, dans une scène qui n'a peut-être pas été très bien comprise et que je trouve admirable, Thérèse se prend de pitié — étant malheureuse — pour le petit modèle sollicité ses confidences, et, par la commune douleur de la vie, entre ces femmes aux deux bouts de l'échelle sociale, la grande dame et la demi-prostituée, s'établit la fraternité des cœurs blessés, comme, en une ambulance, entre le général et le soldat qui vont mourir. Ceci est bien. Cependant, Déchambre rentre, effaré, souillé de boue. Par l'ange, comme Ruy Blas et durant toute la nuit, il a marché par les rues. Thérèse avoue le passé, s'humilie, mais proteste de sa fidélité, qui est vraie. Sans être coupable, elle supplie. Son amant, une minute, paraît céder. Le désir n'est pas éteint en lui ; mais la foi est morte. Il ne peut plus croire... Il repousse Thérèse, qui s'éloigne, brisée. Ces deux êtres se sont cru maîtres de la vie, supérieurs au monde. La vie et le monde les en punissent. On peut toucher à l'idéal. Il n'est pas permis d'y rester. Et ils s'en vont, chacun dans leur voie, longtemps douloureuse ; et le lys rouge, sur la poitrine de Thérèse, sera la plaie saignante des cœurs qui ont eu le terrible privilège d'avoir connu les paradis qu'on ne retrouve plus.

Telle est cette belle étude de passion. Je préfère, dans l'œuvre, tout ce qui n'est que cette étude même. La scène de rupture de Thérèse avec Le Mesnil, les duos d'amour, les duels de la jalousie et de la tendresse sont des pages exquises. Il faut, néanmoins, goûter encore le tableau très vivant, plein de traits charmants, du salon politique et artistique de Thérèse, au premier acte, et des épisodes qui se retrouvent la philosophie et l'observation si originales de M. Anatole France. Un de ces épisodes, c'est le passage, dans la villa florentine, d'un vieux savetier qui, pauvre, ayant tout perdu, aisance et famille, se trouve heureux dans son échoppe en la compagnie d'un moineau sautillant dont il a raccommode, avec une alouette, la patte cassée. La vie serait-elle telle que la tranquillité y soit la seule source sûre du bonheur, et que celui-ci ne se trouve que dans la bassesse, l'humilité du désir ? Il y a encore, dans le *Lys rouge*, un personnage singulier qui y joue un rôle assez considérable, quoique épisodique. C'est Choulette. Ce Choulette est un poète, non sans talent. Grâce à ce talent, il a ses entrées, malgré la grossièreté de sa tenue affectée de bohème, dans les salons de Thérèse, dont il est la curiosité, sinon l'ornement. C'est un singulier homme qui passe du cabaret à l'église et se saoule alternativement d'absinthe et d'eau bénite, ayant, d'ailleurs, l'ivresse mauvaise ; qui est anarchiste-chrétien, voulant réformer le monde et suivant les processions, et qui, en même temps, garde des mœurs cyniquement mauvaises en leur étrange, et fonde des ordres pieux dont les novices sont recrutées parmi les traînées des rues. Ce personnage, que beaucoup reconnaîtront, mais que je ne nommerai pas — d'ailleurs, les portraits au théâtre sont toujours arrangés et chargés en couleurs — est aussi amoureux de Thérèse, entre deux traitements : et, irrité de sa raillerie, il lui jette un mauvais sort, mêlant à sa méchanceté — selon un procédé cher à M. Anatole France, mais qui est sur tout un procédé de livre plus que de théâtre — des idées, hautes, fleurs qui poussent sur le fumier, fleurs qui ont des choses jolies à dire encore sur une œuvre qui donne tant à penser et ouvre la porte sur tant de discussions intéressantes ! Mais je dois me borner et me contenter de louer rapidement l'interprétation du *Lys rouge*, qui est, au Vaudeville, supérieure. M. Guity a montré dans Déchambre ses ordinaires qualités, avec une chaleur vraie au dernier acte. Oserai-je dire qu'on est un peu étonné de le voir arriver, pour être présenté dans un salon, en veston ? M. Numès a fait de Choulette une caricature un peu outrancière, mais de haute couleur. M. Lérand n'a qu'une scène — l'épisode du savetier — il y est supérieur. M. Grand est excellent dans son rôle de Le Mesnil et M. Nertann dans celui du général. Je suis un peu injuste, je le sens, à ne pas nommer tous les artistes qui, dans des rôles secondaires, font un ensemble rare. Que chacun prenne sa part du compliment. Les rôles secondaires de femme sont tenus par Mmes Drunzer, Marlys, Jenny Rose, Bernou — charmante en petit modèle. Il y a aussi des danseuses d'opéra, aux anatomies estimables. Mais il n'y a que deux grands rôles de femme, je dirais volontiers qu'il n'y en a qu'un, celui de Mlle Réjane, car le personnage de miss Bell, tel que le joue Mlle Avril, reste de surface. Mais Mlle Réjane est admirable. Jamais elle n'a donné, je crois, une telle expression à la passion, et surtout à la douleur. Le dernier acte, qui est presque tout à elle, est d'une émotion poignante et tragique, obtenue avec des moyens d'une rare simplicité. C'est un triomphe pour son talent.

Henry Fouquier.

LA SOIRÉE

Anatole France a fait connaissance hier soir avec les « tousseurs », ces fameux tousseurs que Dumas fils appelait les « enrhumés de mes premières ». « Je les reconnais », disait-il, ce sont toujours les mêmes, ils sont enrhumés depuis vingt ans, j'ai le son de leur toux dans l'oreille, ils toussent chaque fois aux bons endroits, comme s'ils s'étaient donné le mot d'ordre ! Ce sont des ennemis plus habiles que les siffleurs, car comment leur répondre ? Hier soir et avant-hier soir, il y en avait quelques-uns, de ces adversaires sournois. Mais Anatole France a encore plus de philosophie que Dumas, et il se contentait de les plaindre.

C'était la soirée des sourires discrets et des larmes délicates. De temps en temps on entendait bien la salle grouiller tout à coup dans un énorme éclat de rire, mais cela arrivait très rarement. En revanche, toute la soirée les oreilles n'avaient qu'à se laisser bercer au rythme des belles pensées, les lèvres devaient sourire à chaque instant, et à la fin il fallait bien pleurer, quoi qu'on fit pour en empêcher. Vous savez quelques échantillons de ces perles fines que j'ai détachées pour vous ? On parle de Florence. Un jeune s'en s'écrit : « Mais il n'y a rien à voir à Florence, il n'y a que des musées. »

— L'orateur Garain ? Oh ! il n'a aucun talent... il ne vient pas chez moi.

On se vante à pas vu hier ? — A mon grand regret, j'étais malade. — Qu'est-ce que vous avez ? — J'ai une maladie de la volonté.

Deux coquettes s'asticotent :

— J'ai rencontré votre fils, l'autre jour. Il est superbe. On lui donnerait dix-huit ans !

— Oui, il est grand pour mon âge...

Des politiciens pérorant :

— Une bonne opposition est indispensable, on gouverne contre elle et c'est le véritable appui du cabinet. Autrefois, j'ai gouverné contre à droite... La droite ! quelle bonne opposition c'était ! Menaçante, candide, vaste, honnête, impopulaire ! Il fallait la garder. On n'a pas su...

Des choses folles, que des murmures admiratifs et jolies, soulignant au passage. Guity disait : « L'air est tout parfumé de rose et comme argenté, le soir, du son des cloches. » A l'acte suivant, il dit encore : « La colline est toute parfumée de cyprès. Mon cocher qui avait vu des primevères à son fouet, semblait fouetter des bêtes avec des fleurs, ce qui me donnait l'illusion que nous étions revenus à l'âge d'or. »

Thérèse dit :

— Les gens de ce pays ont raison de dire qu'il faut cueillir les heures comme de beaux fruits.

Vos prunelles, lui dit Déchambre, ressemblent à un joli ciel mêlé de soleil et de pluie.

Et des vérités psychologiques et philosophiques brièvement résumées, dans ce genre :

— Il n'y a que les égoïstes pour aimer vraiment les femmes.

Les âmes sont impénétrables aux âmes, et au milieu des êtres qui hient entourent nous sommes seuls, seuls quand nous pensons, seuls quand nous aimons, toujours seuls au monde. C'est ce qui explique des tristesses dont on ne savait pas la cause.

Le passé, c'est la seule réalité humaine. Tout ce qui est passé.

Que deviendront-nous, mon Dieu, si les femmes n'avaient plus pour nous la pitié du mensonge ? Mens, ma bien-aimée, mens par charité. Donne-moi le songe qui colore les sombres chagrins.

— Les cloches ne sonnent jamais aux vraies joies ni aux vraies douleurs. C'est d'honnêtes fonctionnaires qui ne connaissent que les sentiments officiels.

On a beaucoup parlé du joli bijou que Mme Réjane porte au dernier acte sur son corsage, le lys rouge de Florence, en émail rouge et en brillants. Or, miss Bell, la grande Mlle Suzanne Avril dit à ce propos à Réjane :

— Oh ! ce lys est magnifique, et il a quelque chose de cruel... Ne trouvez-vous pas que les beaux bijoux ont un air de cruauté ?

— Oui, ils ressemblent à des armes. Celui-ci est d'un grand style, je voudrais bien connaître l'ouvrier qui l'a fait.

Monsieur répond en désignant Guity : « C'est Réjane. »

Mais il paraît qu'aux répétitions, elle avait constamment l'envie de dire tranquillement la vérité, par pure reconnaissance :

C'est Kistler et Carré !

Vous vous demandez peut-être qui a dessiné le costume sensationnel de l'amusant Numès, moitié bicyclette, moitié berger de la Nativité, et à qui ressemble le savetier ibésien qu'a si joliment comédié Lérand ? Le costume de Numès est du dessinateur Jean Veber et la tête de Lérand est imitée de ce qu'on suppose avoir été Homère ! Ainsi la vogue l'éclectisme ingénieux de l'auteur du *Lys rouge*.

Un Monsieur de l'Orchestre.

COURRIER DES THÉÂTRES

Aux Variétés. — Ce soir dimanche 26 février, irrévocablement, dernière représentation du *Voyage autour du Code*.

Demain lundi, relâche, pour les répétitions générales du *Vieux marcheur*.

Spectacles de la semaine :

À l'Opéra : lundi, la *Valkyrie* ; mercredi, les *Maitres Chanteurs* ; vendredi, le *Prophète* ; samedi, *Le Châli*.

À la Comédie-Française : lundi, mardi, jeudi, samedi, *Othello* ; mercredi, *Adrienne Lecouvreur* ; jeudi (matinée), *Histoire du vieux temps*, *Mercadet* ; vendredi, *L'Ami des femmes*.

À l'Opéra-Comique : lundi, *Manon* ; mardi, la *Vie de bohème* ; mercredi, *Phryné*, *L'Ange et le Soldat*, *Le chœur de Zampa*, *L'Angelus* ; vendredi, *Lakmé*, *les Noces de Jeannette* ; samedi, *Phryné*, le *Caid*.

À l'Odéon : lundi, mardi, mercredi, jeudi et vendredi, les *Antibes* ; jeudi, (1 h. 1/2), *matinée dramatique* et musicale, *Théâtre de la Nature*, la *Création du monde*, spectacle en deux parties : les astres, la naissance de la terre, le nouveau monde. Causerie intercalée par M. Paul Vihart, explorateur.

Lundi, à 3 heures : Les expériences de M. Ninoff, le liseur de pensée, *Suggestion mentale et télégraphie humaine* ; — à 4 h. 1/2 : Première conférence de M. Léo Claretie sur *Schumann*. Audition de Mme Henry Jossic et de Mlle Yvonne Borghes.

Mardi, à 3 heures : Les expériences de M. Ninoff, le liseur de pensée, *Suggestion mentale et télégraphie humaine* ; — à 4 h. 1/2 : Les *Mystères d'Isis et d'Eleusis*, conférence de M. Jules Bois. Seront présents : l'Hérophante, la grande prêtresse et la danseuse sacrée.

Mercredi, à 3 heures : Douzième représentation de *Paris-Smart*, fantaisie-revue, en vers libres et prose, sur le sujet de l'Estan, par l'abbé Launay, aumônier de l'école militaire de Saint-Cyr ; — à 4 h. 1/2 : Matinée à prix réduit pour les familles, le *Théâtre de la Nature*, la *Création du monde*, spectacle en deux parties : les astres, la naissance de la terre, le nouveau monde. Causerie intercalée par M. Paul Vihart, explorateur.

Lundi, à 3 heures : Les expériences de M. Ninoff, le liseur de pensée, *Suggestion mentale et télégraphie humaine* ; — à 4 h. 1/2 : Première conférence de M. Léo Claretie sur *Schumann*. Audition de Mme Henry Jossic et de Mlle Yvonne Borghes.

Mardi, à 3 heures : Les expériences de M. Ninoff, le liseur de pensée, *Suggestion mentale et télégraphie humaine* ; — à 4 h. 1/2 : Les *Mystères d'Isis et d'Eleusis*, conférence de M. Jules Bois. Seront présents : l'Hérophante, la grande prêtresse et la danseuse sacrée.

Mercredi, à 3 heures : Douzième représentation de *Paris-Smart*, fantaisie-revue, en vers libres et prose, sur le sujet de l'Estan, par l'abbé Launay, aumônier de l'école militaire de Saint-Cyr ; — à 4 h. 1/2 : Matinée à prix réduit pour les familles, le *Théâtre de la Nature*, la *Création du monde*, spectacle en deux parties : les astres, la naissance de la terre, le nouveau monde. Causerie intercalée par M. Paul Vihart, explorateur.

Lundi, à 3 heures : Les expériences de M. Ninoff, le liseur de pensée, *Suggestion mentale et télégraphie humaine* ; — à 4 h. 1/2 : Première conférence de M. Léo Claretie sur *Schumann*. Audition de Mme Henry Jossic et de Mlle Yvonne Borghes.

Mardi, à 3 heures : Les expériences de M. Ninoff, le liseur de pensée, *Suggestion mentale et télégraphie humaine* ; — à 4 h. 1/2 : Les *Mystères d'Isis et d'Eleusis*, conférence de M. Jules Bois. Seront présents : l'Hérophante, la grande prêtresse et la danseuse sacrée.

Mercredi, à 3 heures : Douzième représentation de *Paris-Smart*, fantaisie-revue, en vers libres et prose, sur le sujet de l'Estan, par l'abbé Launay, aumônier de l'école militaire de Saint-Cyr ; — à 4 h. 1/2 : Matinée à prix réduit pour les familles, le *Théâtre de la Nature*, la *Création du monde*, spectacle en deux parties : les astres, la naissance de la terre, le nouveau monde. Causerie intercalée par M. Paul Vihart, explorateur.

Lundi, à 3 heures : Les expériences de M. Ninoff, le liseur de pensée, *Suggestion mentale et télégraphie humaine* ; — à 4 h. 1/2 : Première conférence de M. Léo Claretie sur *Schumann*. Audition de Mme Henry Jossic et de Mlle Yvonne Borghes.

Mardi, à 3 heures : Les expériences de M. Ninoff, le liseur de pensée, *Suggestion mentale et télégraphie humaine* ; — à 4 h. 1/2 : Les *Mystères d'Isis et d'Eleusis*, conférence de M. Jules Bois. Seront présents : l'Hérophante, la grande prêtresse et la danseuse sacrée.

Mercredi, à 3 heures : Douzième représentation de *Paris-Smart*, fantaisie-revue, en vers libres et prose, sur le sujet de l'Estan, par l'abbé Launay, aumônier de l'école militaire de Saint-Cyr ; — à 4 h. 1/2 : Matinée à prix réduit pour les familles, le *Théâtre de la Nature*, la *Création du monde*, spectacle en deux parties : les astres, la naissance de la terre, le nouveau monde. Causerie intercalée par M. Paul Vihart, explorateur.

comédie en un acte ; Mme Sarah Bernhardt, Mme Carrière-Xanrof, Mlle Blanche Mante ; MM. Fournels, de l'Opéra ; Mmes Cécile Sorol, Lapharocrie et M. Chelles, de l'Odéon ; Mmes Thérèse et Courtenay, MM. Dufour et Lupine, de l'Opéra-Comique ; le chansonnier Henri Fursy, du Théâtre de Tabarin ; Mlle Odette Dulac, des Capucines ; Mlle Marguerite Deval, des Mathurins ; une pantomime de Debureau, jouée par Séverin et la troupe des Funambules, etc., etc.

La Pochardie, le nouveau drame de M. Jules Mary, va faire son tour de France, sous la direction de M. T. Barrow, lequel s'est adjoint comme administrateur M. Decoudun. La tournée a commencé hier samedi 25 par Louviers, et continuera par Elbeuf, Fougères, Saint-Malo, Châteaudun, etc., etc.

De Toulouse :

La *Vie de bohème*, de Puccini, a été un gros succès au théâtre du Capitole. Il est vrai d'ajouter que cette comédie lyrique ne pouvait recevoir une meilleure interprétation. Mlle Delorme ne mérite que des éloges. Mlle exquise, sa voix est conduite avec une intelligence remarquable. Mlle Lucette Korsoff est aussi une merveilleuse Musette. Il est difficile d'être plus délurée et plus accorte. Nos deux chanteuses se sont littéralement surpassées dans cette soirée qui complètera dans la direction de Justin et Frédéric Boyer. M. Galand est un parfait Rodolphe. M. Vialar (Marcel), M. Blancart (Colline) et M. Gheylens (Schaunard), ont fait preuve de solides qualités. Orchestre admirablement dirigé par Raymond.

De Bayreuth :

Il a été beaucoup question ces jours-ci d'une brouille qui serait survenue entre Mme Cosima Wagner et M. Mottl, le capitaine de la Cour de Cansulph. On a même dit jusqu'à affirmer que M. Mottl ne prêterait pas son concours de chef d'orchestre aux représentations de cette année.

Ainsi présentée la nouvelle est inexacte. La vérité est qu'un différend a surgi entre M. Mottl et Mme Cosima Wagner au sujet de l'engagement de Mme Mottl ; mais ce différend est aplani et Mme Mottl chantera le rôle d'Eva dans les *Maitres Chanteurs*.

S'il est des compositeurs auxquels les droits d'auteur rapportent aujourd'hui des sommes énormes, il ne faut pas croire qu'il en ait toujours été de même.

Selon les actes de succession qui se trouvent aux archives du Tribunal supérieur de Vienne, la succession de Schubert se réduisait à ceci : 3 redingotes, 3 habits, 3 pantalons, 9 gilets, 4 chapeaux, 2 paires de bottes, 5 paires de bottines, 4 chemises, 2 foulards, 7 mouchoirs, 13 paires de chaussettes, 1 paire de draps de lit, 5 taires d'oreiller, 1 couverture de laine, 1 matelas et 1 oreiller. Le tout a été estimé, à l'époque, 63 florins (environ 130 francs).

Mozart, à sa mort, se trouvait à la tête d'une fortune de 60 florins. Ses nippes et sa petite bibliothèque d'ouvrages musicaux ont été évaluées 400 florins.

Beethoven était plus riche ; il a laissé environ 20,000 francs, exactement 10,233 florins : une fortune !

De Saint-Petersbourg.

Le célèbre baryton Mattia Battistini, qui vient de chanter la messe funèbre demandée par l'ambassade française, est fils du colonel Louis Battistini qui fut chef de l'hôpital militaire du Saint-Esprit à Rome, lors de l'occupation française en 1849. Le colonel Battistini signa les blessés français avec tant de sollicitude et de dévouement que le général Oudinot lui remit la croix de la Légion d'honneur.

Son fils, qui a quarante-deux ans, est un artiste de premier ordre doué d'une admirable voix de baryton Martin dont il fait ce qu'il veut. Son rêve, à lui aussi, est de chanter à Paris où il aura un succès fou.

Jules Hurst.

PETITES NOUVELLES.

Au théâtre de la République on demande de jeunes et gentilles figurantes, pouvant chanter. S'adresser tous les jours de 3 à 4 h. à M. Reigner, régisseur de la scène.

SPECTACLES & CONCERTS.

La semaine à la Bodinière :

Aujourd'hui, dimanche, à 2 h. 1/2 : *Préface et Soliste*, contes de M. M. Robit, sur l'abbé Launay, aumônier de l'école militaire de Saint-Cyr ; — à 4 h. 1/2 : Matinée à prix réduit pour les familles, le *Théâtre de la Nature*, la *Création du monde*, spectacle en deux parties : les astres, la naissance de la terre, le nouveau monde. Causerie intercalée par M. Paul Vihart, explorateur.

Lundi, à 3 heures : Les expériences de M. Ninoff, le liseur de pensée, *Suggestion mentale et télégraphie humaine* ; — à 4 h. 1/2 : Première conférence de M. Léo Claretie sur *Schumann*. Audition de Mme Henry Jossic et de Mlle Yvonne Borghes.

Mardi, à 3 heures : Les expériences de M. Ninoff, le liseur de pensée, *Suggestion mentale et télégraphie humaine* ; — à 4 h. 1/2 : Les *Mystères d'Isis et d'Eleusis*, conférence de M. Jules Bois. Seront présents :

Ayuntamiento de Madrid

